

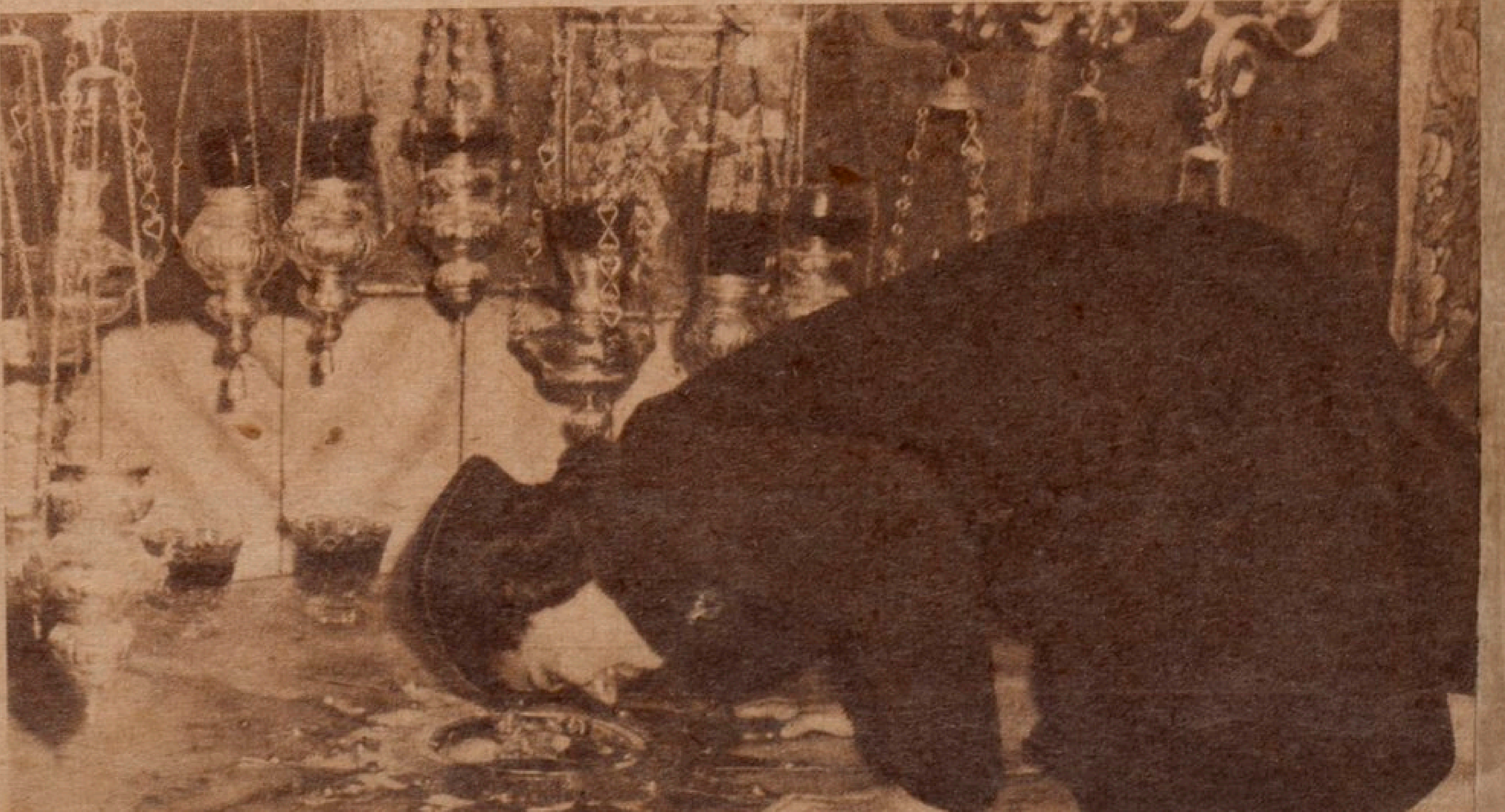
No. 746 — LE CAIRE (EGYPTE) — 26 DECEMBRE 1943

MESSE DE MINUIT A BETHLEEM

La fête de Noël revêt à Bethléem un caractère particulier se déroulant dans la ville même où le Christ vit le jour. De grandes cérémonies ont lieu à travers la cité et la messe de minuit rassemble un nombre considérable de fidèles. Voici quelques photos montrant la messe de Noël célébrée en décembre dernier à Bethléem par l'évêque militaire polonais Mgr Gawlina. Ci-dessus : Au cours de la messe, l'évêque Gawlina lève le calice au milieu de la foule recueillie. Derrière lui, les prêtres sont prosternés.



Portant une reproduction de Jésus enfant, l'évêque Gawlina dirige la procession qui suivit la messe de minuit célébrée à l'église de Bethléem au milieu d'une assistance recueillie.



Une nurse américaine baise une étoile sous la scène de la Natavité à l'église de Bethléem, où la messe de minuit fut célébrée en décembre dernier par l'évêque polonais Gawlina.

L'ECRAN DE LA SEMAINE

LE PROCES DE KHARKOV

Le procès de Kharkov a été l'événement le plus saisissant de la semaine. Pour la première fois au cours de cette guerre, trois Allemands et un Russe, responsables de nombreuses atrocités commises en territoire occupé, ont été transférés les menottes aux poignets sur les lieux de leurs crimes et jugés conformément à la procédure soviétique.

Une preuve concrète fut ainsi donnée de la sincérité des déclarations alliées sur le châtiment des coupables de cette guerre. Ceux pour qui cette guerre n'est qu'une nouvelle édition de la précédente commenceront à voir plus clair. 1943 n'a presque rien de commun avec 1918. Si les grands responsables des boucheries de 1914-1918 ont pu éviter les poursuites judiciaires promises par les Alliés d'hier, ils n'y échapperont pas cette fois-ci. Dans ce domaine, comme dans beaucoup d'autres, la leçon a porté des fruits...

•

Mais il ne suffit pas de s'assurer des intentions alliées. Il est plus urgent de décider la meilleure méthode à suivre pour enrayer le crime, empêcher sa propagation, sauver ces milliers de vies innocentes qui sont à la merci de l'ennemi ; car c'est par millions que l'on compte les otages des Allemands en Europe. Vers ces otages sans défense, nous devons diriger notre pensée. Que faut-il faire pour eux ? Quelle est la solution qui leur serait plus favorable : celle de Kharkov, la mise en jugement immédiate, avec ses effets salutaires sur ceux que tenterait la facilité du crime, ou la solution anglo-américaine, consistant à ajourner jusqu'à l'armistice les procès des criminels de la guerre ?

Le problème est complexe et a dû tourmenter longuement la conscience des dirigeants démocratiques. Les Russes eux-mêmes ne donnent pas l'impression d'avoir opté catégoriquement pour le châtiment immédiat. Parmi les milliers de prisonniers allemands capturés, ne s'est-il donc trouvé que trois criminels de guerre ? Ou faut-il voir dans le procès de Kharkov un exemple et un avertissement ?

La publicité qui a entouré le procès nous fait opter pour cette dernière hypothèse. Les Russes ne perdent pas de vue que des millions de leurs compatriotes se trouvent à ce jour sous le joug de l'ennemi. Ils savent que leur œuvre de justice serait considérée comme une provocation et entraînerait des représailles féroces. Il est donc plus probable qu'entre les exigences de l'opinion publique et la nécessité de préserver des vies humaines menacées, ils aient adopté la solution intermédiaire, la seule admissible aujourd'hui, celle qui, tout en faisant montre d'une extrême fermeté pour l'avenir, n'apporte pas d'inutiles malheurs à ceux-là mêmes qu'il s'agit de sauver.

•

Une telle solution sera considérée par plusieurs comme un signe de faiblesse. Avec l'expérience de la dernière guerre, différer la date de la mise en jugement, n'est-ce pas encourager indirectement le crime ?

La question est peut-être troublante, et on ne saurait mieux faire, avant d'y répondre, que de consulter les peuples qui paieraient de leur vie chacune de nos erreurs : en particulier les Russes et les Polonais vivant en territoire ennemi.

Nous possédons à ce sujet un témoignage direct, celui de l'un des dirigeants du mouvement de résistance en Pologne, que nous espérons pouvoir publier intégralement dans l'un de nos prochains numéros. Il y est dit en substance que la justice répressive du mouvement souterrain n'est exercée à l'égard des nazis que parcimonieusement, dans les seuls cas d' « extrême nécessité ». « Parfois, un fonctionnaire est tellement féroce que l'opinion publique exige son exécution, sans tenir compte des conséquences. Ou bien un agent de la Gestapo est trop bien renseigné sur les opérations du mouvement clandestin et devient une menace réelle ; il doit être supprimé à n'importe quel prix. Mais vous pouvez être sûr, cependant, que le Tribunal du mouvement tient compte de toutes les considérations... »

Ces mêmes « considérations » ne peuvent être ignorées dans l'examen de la question similaire qui se pose en dehors des territoires occupés.

•

Si le châtiment des responsables allemands est différé, leurs procès ne tarderont pas néanmoins à être instruits. La guerre entrera bientôt dans sa phase finale. De tous côtés, les signes annonciateurs du grand assaut allié se manifestent.

De New-York, on apprend que d'innombrables navires de transport continuent à débarquer en Grande-Bretagne des hommes, du matériel et des vivres venant d'Amérique. Le puissant avant-poste allié dans les Iles Britanniques se prépare aux grandes opérations annoncées par les trois chefs à Téhéran.

Les sous-marins et les bombardiers allemands sont toujours incapables d'enrayer ce flot continu de navires. L'artère alliée dans l'Atlantique n'a pas été coupée. Bien au contraire, les mesures défensives des Anglo-Américains ont causé des pertes considérables aux effectifs de leur ennemie. On a de bonnes raisons de croire que pendant les onze mois et demi de 1943, soit jusqu'au 15 de ce mois, les Alliés ont détruit plus de sous-marins que pendant toute la durée de la dernière guerre. De 1914 à 1918, en l'espace de quatre ans et demi, 178 submersibles allemands furent coulés. Cette année, les navires et les avions alliés ont réduit la flotte de sous-marins du Reich de 200 précieuses unités. Et ce qui est plus grave, les membres des équipages de sous-marins tués ou capturés pendant cette année ont été estimés à 10.000, ce qui signifie que la moitié des hommes expérimentés, qui répondaient à l'appel de Dœnitz le 1er janvier 1943, avaient cessé de servir en décembre de la même année.

Pendant la phase actuelle de la guerre, les succès alliés dans la bataille du tonnage sont plus que réconfortants : c'est un gage de succès pour les opérations sur le continent.

•

Faut-il voir dans l'offensive russe sur le front de la Baltique le début de ces grandes opérations coordonnées qui devront sceller le sort des armées allemandes ?

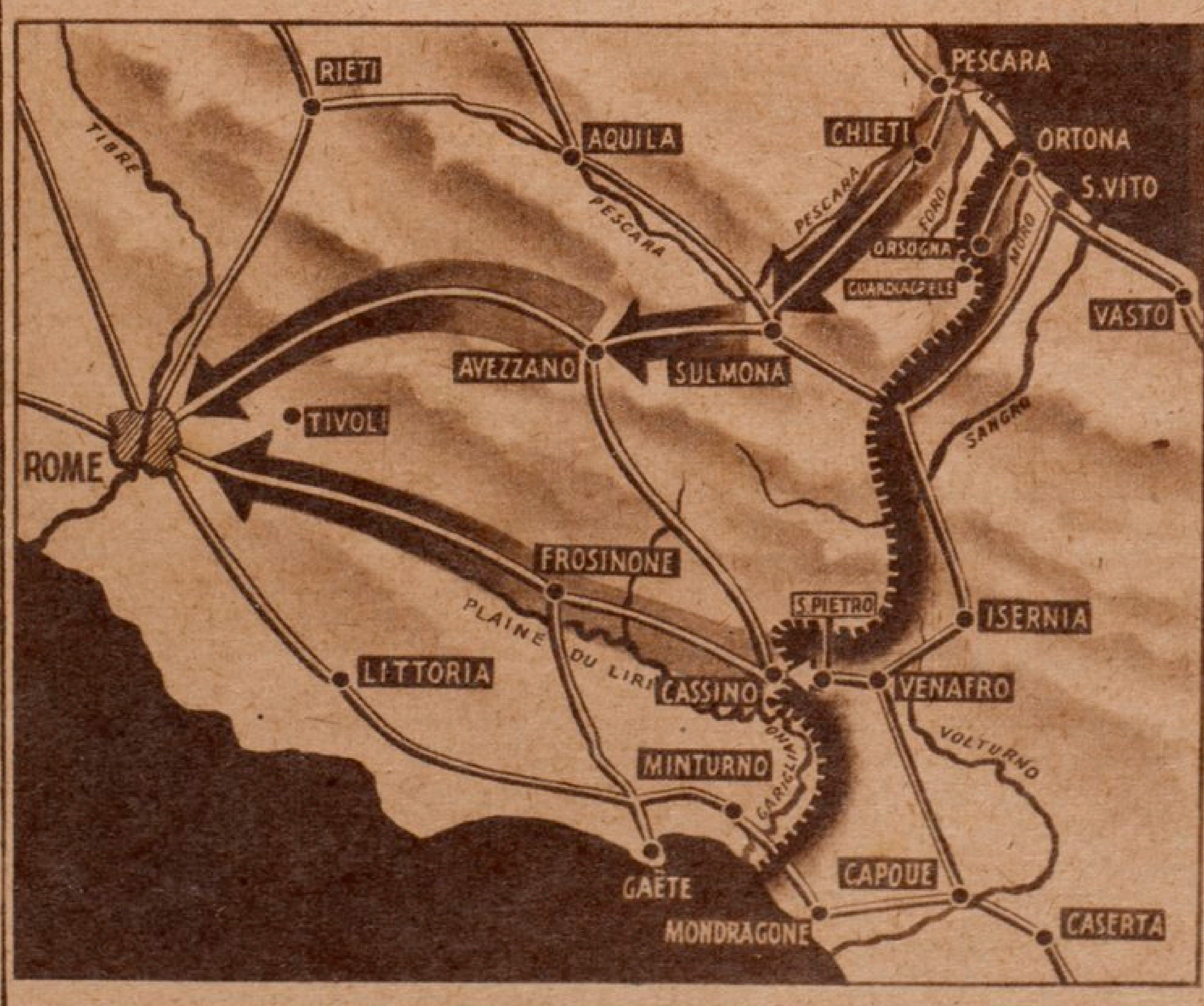
Il est encore prématuré d'avancer une telle supposition, mais on ne peut s'empêcher d'entrevoir les possibilités qu'offrirait aux Alliés le succès de cette nouvelle offensive. L'occupation de la côte sud de la mer Baltique par les Russes permettrait aux éléments démocratiques de Finlande de prendre en main la situation, et de conclure une paix séparée avec l'Union Soviétique. La Finlande, abandonnée à elle-même et soustraite à la menace allemande, ne poursuivrait pas un seul jour la guerre contre la Russie.

Pendant ce temps, les Alliés pourraient prendre pied en Norvège, contrôler l'entrée de la Baltique et pénétrer par le Danemark au cœur de l'Allemagne, en même temps que leur alliée orientale.



L'OFFENSIVE AÉRIENNE ALLIÉE SUR L'EUROPE

L'offensive aérienne alliée sur l'Allemagne et les pays occupés a repris de plus belle et cette semaine a été marquée par des bombardements très violents de Berlin et de Francfort, réduisant en ruines les industries de ces régions. En des actions combinées, partant d'Angleterre et de la Méditerranée, les appareils alliés assènent les coups les plus rudes aux bases ennemies. Cette carte montre la totalité des bombes alliées qui se sont abattues, depuis le commencement des hostilités jusqu'à la fin du mois dernier, sur les centres industriels de l'Allemagne. A noter que par rapport à Coventry dont le bombardement le plus intensif s'est chiffré par un total de 450 tonnes lâchées en une fois sur la cité britannique, Berlin a subi jusqu'ici 10 raids plus violents que cette dernière, Cologne 8 fois et Hambourg 6 fois, pour ne citer que ces quelques centres.



OFFENSIVES EN ITALIE

La Huitième Armée ayant débordé le Moro aurait occupé, selon Radio-Alger, les villes d'Ortona et d'Orsogna, autour desquelles se déroulent des combats d'une rare violence. Elle se dirigerait vers Pescara d'où une action serait entreprise vers Rome pour prendre la capitale de flanc. D'autre part, la Cinquième Armée, composée d'éléments américains, britanniques et français, a occupé la ville de San Pietro et de là s'apprête à se déployer dans la plaine de Liri, d'où la route est ouverte vers la capitale.

Les difficultés d'un tel plan sont évidentes. La Norvège se trouve en dehors de la portée des chasseurs de Grande-Bretagne. Les opérations de Salerne ont failli être compromises par suite de l'absence d'une protection suffisante d'avions de chasse basés sur terre. Quant aux chasseurs des porte-avions, leur efficacité ne peut être escomptée, aux dires des experts, que si le nombre de ces unités est considérable.

En dehors de cette difficulté initiale, on peut se demander si le sud de la Norvège présente les facilités nécessaires pour être transformé en grande base alliée en attendant la consolidation de la tête de pont sur la presqu'île danoise.

•

Un autre facteur dont il faut tenir compte en envisageant les hypothèses de débarquement, c'est le temps. Les conditions atmosphériques peuvent empêcher les avions de prendre l'air ou gêner considérablement leurs mouvements. Or, dans la plupart des pays d'Europe, le beau temps, du point de vue aéronautique, est plus rare en hiver qu'en été. Il en résulte qu'en hiver, les avions doivent avoir un programme beaucoup plus restreint qu'en été.

Des opérations amphibies d'envergure ne sauraient, par conséquent, être entreprises en hiver. La propagande allemande a souvent laissé entendre que les Alliés pourraient tenter un débarquement, en Norvège ou ailleurs, sans attendre le printemps. De telles émissions n'ont d'autre but que de galvaniser les énergies défaillantes des Allemands.

•

En attendant le jour de l'invasion, l'aviation alliée, opérant à partir des bases britanniques et méditerranéennes, se livre systématiquement à sa tâche destructrice. Presque tous les jours, de grands raids sont organisés.

1.500 tonnes sur Berlin... 2.000 tonnes sur Francfort... Raid sur Augsbourg et Innsbruck... Alerte à Sofia... Ces titres nous sont devenus familiers et ne retiennent presque plus notre attention. On pense rarement aux efforts des organisateurs, aux sacrifices des équipages et aux résultats obtenus. Les cibles soigneusement repérées sont détruites les unes après les autres. Un jour, la machine de guerre allemande se ressentira de l'effet cumulatif de ces raids. Ce jour-là seulement, on aura une pensée vers les aviateurs qui poursuivent la grande tâche de préparation qui leur a été assignée par le commandement allié.

« Le bombardement de l'Allemagne à longue portée occupe une très bonne place dans nos plans », a déclaré M. Eden. « ...Nos alliés russes attachent une grande importance à ces bombardements. Nous espérons que cela continuera, et aura pour effet le raccourcissement de la guerre. »

M. Donald Nelson, directeur de la production de guerre aux Etats-Unis, annoçait deux jours plus tard que son pays avait produit 80.000 avions en 1943. La production de 1944 est estimée au chiffre de 144.000 appareils ! — J. A.

NOTRE COUVERTURE

JOYEUX NOEL !

C'est le cinquième Noël de guerre... mais cette année on aperçoit déjà la fin du conflit et le retour à la paix. C'est donc avec un gracieux sourire — celui de Deanna Durbin — que l'on accueillera Noël, dans l'espoir que Noël 1944 apportera la paix dans le monde entier.



COMMENT L'ALLEMAGNE DEVRA PAYER

par le grand spécialiste soviétique en matière de réparations EVGENY VARGA

La guerre a atteint une phase décisive. Aussi les questions de la reconstruction d'après-guerre attirent-elles de plus en plus l'attention, particulièrement aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne. Un des plus sérieux problèmes de l'après-guerre est celui des réparations dues par les pays agresseurs pour les dégâts causés par eux. En abordant cette question, l'on ne doit pas perdre de vue les expériences de la dernière conflagration mondiale.

La situation présente est cependant différente à beaucoup d'égards. Les dégâts matériels causés par l'Allemagne et ses satellites pendant cette guerre, qui est loin d'être finie, sont beaucoup plus grands que ceux subis par les nations alliées durant la dernière guerre.

Tout d'abord, les dévastations résultant de cette guerre s'étendent sur des territoires plus grands.

En second lieu, dans le précédent conflit, les dommages furent causés principalement par les opérations militaires. Mais dans la guerre contre l'Union Soviétique, les nazis, chaque fois qu'ils effectuent un repli, détruisent tout ce qu'ils abandonnent, ce qui accroît considérablement l'étendue des dégâts. A cela, l'on doit ajouter les déprédations causées par les nazis en France, en Pologne, en Tchécoslovaquie, en Yougoslavie, en Grèce, en Belgique et dans d'autres pays.

Les dégâts subis par les Alliés durant la dernière guerre furent estimés à près de 14 milliards de roubles or. Ceux de cette guerre sont déjà évalués à une somme de 200 milliards de roubles or. A cela, l'on doit ajouter les destructions infligées à la Grande-Bretagne par les raids aériens allemands et les grosses pertes en tonnage allié, à ce jour.

LE COUT DE L'OCCUPATION

Indépendamment des réparations résultant des dévastations et des raids aériens, les pays occupés par les Allemands sont indubitablement justifiés à réclamer des réparations pour d'autres pertes, subies du fait de la domination de l'occupant. Cette catégorie comprend le coût de l'occupation et la réquisition du matériel de guerre ainsi que des autres marchandises de valeur. Cela ferait approximativement une somme supplémentaire de 50 milliards de roubles or. Avec les pertes de tonnage, les dégâts des raids aériens et les autres dégâts matériels, l'on arrive à un chiffre allant de 300 à 400 milliards de roubles or.

Comme on s'en souvient, après la première guerre mondiale, l'ultimatum anglais adressé à l'Allemagne fixait le paiement des dettes de guerre à 132 milliards de marks or. Les deux cinquièmes de cette somme avaient trait aux pertes matérielles. Les trois autres cinquièmes représentaient une compensation pour les dommages personnels, et surtout les pensions de guerre.

Mais le conflit actuel comporte un nouvel élément : les vastes dommages subis par les civils des pays occupés, déportés pour travaux forcés en Allemagne ou mobilisés par les envahisseurs pour travailler de force dans leur propre pays. En tenant compte de ce nouvel et important élément, les réclamations des dommages du fait de l'Allemagne hitlérienne et de ses satellites doivent être estimées à une somme allant de 800 à 1.000 milliards de roubles.

Il est donc nécessaire, en raison de l'ampleur et de l'importance de ce problème, de l'étudier avec le plus d'attention et de tâcher à éviter les fautes qui furent commises dans ce domaine après la guerre de 1914-1918.

Les réparations peuvent être payées au moyen de trois sources : 1° les biens que les pays agresseurs possèdent à l'étranger ; 2° leurs propres richesses ; 3° leurs impôts nationaux pendant la période de l'après-guerre.

Lorsque l'Allemagne commença cette guerre, elle avait de considérables placements de capitaux à l'étranger. Ceux-ci consistaient à la fois en des investissements à court terme sous forme de comptes en banque, et des investissements à long terme sous forme d'entreprises commerciales ou industrielles, ou de parts, actions ou obligations. La somme totale de ces investissements peut être estimée à cinq milliards de marks. De tous les alliés de l'Allemagne, seule l'Italie avait de petits investissements à l'étranger.

Le Reich à lui seul ne peut payer qu'une part insignifiante des réparations dues, avec ses richesses propres. Avant la première guerre mondiale, la richesse nationale de l'Allemagne était estimée à près de 150 milliards de roubles or. Aucune estimation n'a été établie pour la période précédant immédiatement le présent conflit. Il ne serait cependant pas excessif d'évaluer la richesse nationale allemande au début de cette guerre à une somme allant de 200 à 225 milliards de roubles or.

La richesse nationale combinée de tous les satellites de Hitler : Italie, Finlande, Hongrie et Roumanie, dépassait à peine 120 milliards de roubles or avant la guerre. La richesse nationale consiste principalement en terres, bâtiments, chemins de fer, routes et installations portuaires. Elle a été évidemment diminuée du fait des dégâts causés par la guerre.

TROUVER L'ARGENT

A la fin de la guerre, la richesse nationale de l'Allemagne sera donc considérablement amoindrie. Par ailleurs, la totalité de la richesse nationale nécessaire au paiement des réparations ne peut être prélevée à l'agresseur, car elle le priverait de la possibilité de disposer de revenus annuels après la guerre, provenant des impositions, pour les paiements à effectuer. Ainsi, les déductions à opérer sur la richesse nationale ne pourront couvrir qu'une partie peu importante des dégâts matériels. L'expérience de la dernière guerre confirme cette façon de voir.

A cette époque, pas plus du 10 pour cent des réparations ne fut prélevé sur la richesse nationale allemande. En raison des formidables dégâts causés au cours de la guerre actuelle, ce pourcentage devra être encore plus bas. Cela signifie que la principale source des réparations ne peut être que la production courante des pays agresseurs.

En dernière analyse, les paiements allemands après la dernière guerre s'avérèrent être une pure fiction. Pis encore, ce furent les Alliés qui en quelque sorte se payèrent eux-mêmes en fournissant à l'Allemagne (plan Dawes) des capitaux destinés à la relever économiquement. Ces précédents font ressortir toute la complexité du problème des réparations.

DÉGATS MATÉRIELS D'ABORD

Pour cette simple raison, il est impossible de procéder automatiquement à une évaluation totale de tous les dommages subis par les Alliés, comme cela fut fait après le dernier conflit, et puis de distribuer les réparations en proportion directe des pertes. La justice et les expédients pratiqués nécessitent une nouvelle approche de ce délicat problème.

1° Avant tout, les dégâts matériels doivent être réparés. Ensuite, seulement, les dommages personnels pourront être réglés (compensation pour travail forcé, pensions militaires, etc...)

2° Les paiements échelonnés doivent être distribués entre les divers alliés non pas suivant l'étendue précise de leurs dommages, mais suivant les préjudices qu'ils auront subis, en proportion de leur richesse nationale totale. La justification de ce processus réside dans les considérations suivantes :

Certains pays alliés, par exemple la Pologne, la Grèce et la Norvège, ont subi de tels dégâts matériels que, en vue de reconstruire leur économie après la guerre, ils auront besoin d'une aide immédiate. Il est juste et même expédient que les réparations soient assurées d'abord à ces pays qui ont souffert le plus, en proportion de leur richesse nationale totale. L'U.R.S.S. doit, de toute évidence, être rangée dans cette catégorie, car elle a subi certainement les plus grandes dévastations dans un sens absolu, et peut-être aussi dans un sens relatif. Par ailleurs, quels que soient les dégâts matériels subis par les Etats-Unis et la Grande-Bretagne, pertes maritimes, raids aériens, ces pertes sont relativement peu importantes par rapport à la richesse nationale de ces pays.

Ils pourront revenir à une économie stable de paix et panser leurs blessures par leurs propres efforts, même s'ils ne reçoivent pas des réparations matérielles immédiates des pays agresseurs. Par contre, un certain nombre de pays européens, y compris l'U.R.S.S., ont besoin d'une aide immédiate, et c'est pourquoi ils doivent avoir une certaine priorité.

En ce qui concerne la répartition des réparations, il nous semble que, contrairement à ce qui s'est passé après la dernière guerre, non seulement l'Allemagne, mais aussi tous ses alliés, c'est-à-dire l'Italie, la Roumanie, la Hongrie et la Finlande, doivent y contribuer.

Les pays qui ont souffert de l'agression auront besoin de toutes sortes de biens : machines, outils, équipements industriels, moteurs, wagons, automobiles et bateaux. Ils auront besoin également de bétail, de semences et d'autres produits agricoles, ainsi que de charbon, de métaux, etc...

Les réparations dues à la Grande-Bretagne et aux Etats-Unis, lesquels n'ont pas besoin nécessairement de paiements sous forme de produits en vue de reconstruire leur économie, pourront être effectuées au moyen du transfert d'investissements de capitaux.

Pour ce qui est de l'étendue des réparations devant être payées immédiatement après la guerre, il serait tout à fait injuste que nous n'exigions pas des pays agresseurs au moins une compensation telle que leur économie serait dans une situation moins favorable que celle de leurs victimes.

PAIEMENT EN MARCHANDISES

Le dernier point à envisager est celui de l'étendue des réparations qui devront être payées, les années suivantes, au moyen de la production courante. Il n'est pas question de punir les peuples des pays agresseurs en leur imposant des réparations. Mais il serait certainement injuste que ces peuples, dont les armées ont dévasté l'Europe sur une échelle sans précédent, puissent jouir après la guerre d'une meilleure condition de vie que leurs victimes.

Que l'Allemagne puisse effectuer de substantiels paiements en marchandises, cela ressort de ce qui suit : Durant les années 1933-39, l'Allemagne, d'après les déclarations de Hitler, dépensa 90 milliards de marks pour les armements. Cela fait une moyenne de 15 milliards par année.

Enfin, pour ce qui a trait à la méthode de paiement de réparations, l'histoire de la première guerre mondiale nous enseigne que les réparations peuvent être payées principalement sous forme de marchandises, ce qui est, en fait, la seule forme possible.

Il serait également juste et pratiquement expédient, après la guerre, d'employer la main-d'œuvre de l'Allemagne et de ses satellites pour le travail de reconstruction dans les pays dévastés.

(D'après « La guerre et la classe ouvrière » de Moscou)





Une danse de montagnards exécutée avec beaucoup de brio par l'étoile d'opéra Nina Podgoretskaya, entourée de deux habiles danseurs soviétiques.

DANSES POPULAIRES RUSSES

Un essor est donné à travers tous les territoires d'U.R.S.S. aux danses populaires soviétiques. Des maîtres-chorégraphes font appel à tout leur art et à toute leur imagination pour créer des motifs où la tradition et les usages populaires sont représentés sous forme de danses qui font revivre l'âme de la Russie. Voici quelques figures de danses soviétiques, représentées dans la salle de concert Tchaïkovsky à Moscou qui obtint un succès éclatant et dont on appréciera la grâce du mouvement et l'harmonie. Ci-dessus : « La fête au village ». Distants l'un de l'autre, quelques couples à l'expression mutine se racontent toutes sortes d'histoires propres aux amoureux. N'est-ce pas d'une note et d'une grâce charmantes ?



De joyeux sourires illuminent le visage des danseurs qui exécutent dans une salle de concert à Moscou la danse « Rista Kondra », qui souleva l'enthousiasme des spectateurs.



Une danse de guerre tadjik qui s'exécute aux sons d'un tambour. Le tadjik blessé se jette sur le poignard pour lutter encore.



Une danse de montagnards gutsules exécutée avec un ensemble parfait. Les danseurs d'Igor Moisséev ont parcouru toutes les villes de Russie pour y donner des représentations. Ils ont partout obtenu un succès considérable.



Et voici un tableau intitulé « Dimanche ». Deux jeunes gens viennent jouer une sérénade sous la fenêtre de leurs belles.

« Une journée à bord ». Des marins se livrant à une danse pittoresque dans un ballet dirigé par le maître-chorégraphe Igor Moisséev à la grande salle de concert Tchaïkovsky à Moscou.



Deux soubrettes amoureuses se prêtent aux déclarations enflammées de leurs galants, oubliant que le maître sommeille. Mais celui-ci se charge de le leur rappeler avec brusquerie...



APPRENEZ LA NOUVELLE GEOGRAPHIE

L'avenir appartient incontestablement à l'avion. L'ère maritime est sur son déclin, l'ère de l'aéronautique est commencée. Et la guerre, en précipitant le développement des transports par la voie aérienne, a démontré la nécessité urgente de remanier les concepts géographiques ordinaires et de les adapter aux besoins de l'âge nouveau.

Avec l'avènement de l'ère aérienne, il faut substituer à la géographie plane une géographie dans l'espace. Quelques pionniers se sont d'ores et déjà attelés à cette tâche et ils réclament, à juste titre, que les manuels classiques et les atlas courants soient changés, ou tout au moins complétés, de manière à ne jamais perdre de vue une réalité trop souvent oubliée, à savoir que la terre est sphérique.

Les manuels et les cartes étant à deux dimensions, les premiers cartographes n'ont jamais pensé à dessiner les pays et les mers autrement que sur des feuilles. Il est vrai que, depuis les découvertes de Copernic, il y a eu des globes, mais manipuler un globe est si peu pratique que les étudiants et les navigateurs se représentent généralement le monde comme ils le voient sur leurs mappemondes, le plus souvent d'après les projections de Mercator. C'était avoir une image pour le moins déformée de la réalité, mais à l'âge de la navigation maritime, cela n'avait pas grande importance.

Y a-t-il moyen de remédier à cet inconvénient ?

Eh bien, que l'on imagine le monde sous la forme d'une ombrelle sphérique recouverte d'un tissu élastique, de préférence une de ces ombrelles japonaises qui deviennent plates et circulaires lorsqu'elles sont ouvertes. Après avoir dessiné sur la sphère le contour des continents du globe, **tel qu'il est en réalité**, déployons donc notre parasol. Le résultat en sera une carte à deux dimensions très différente (voir la figure 1) de celle que nous sommes accoutumés à voir. En supposant que le pôle nord ait été placé à la pointe de l'ombrelle, on constatera qu'à l'intérieur du cercle de l'équateur, les terres et les mers ont conservé des positions relatives assez semblables à celles qu'elles avaient sur la sphère originale. Mais en dehors du cercle équatorial, les continents et les océans sont extrêmement déformés, à tel point que le pôle sud, un point, prend les proportions d'un vaste cercle. Or ce fait n'a pas dans le fond une très grande importance, car l'hémisphère austral, qui subit cette sérieuse distorsion, comprend assez peu de terres, une population insignifiante et est, dans l'ensemble, de loin moins intéressant que l'hémisphère septentrional. Rien n'empêche du reste, si cela devient nécessaire, de choisir pour pôle principal — c'est-à-dire de mettre à la pointe du parasol — n'importe quelle partie du globe, mais il est inutile pour le moment d'entrer dans ces détails.

Revenons-en donc à notre parasol circulaire. Au centre se trouve le pôle nord. Tout autour, il y a l'océan Glacial Arctique et, en bordure de cet océan — une mer intérieure presque — s'étendent les grandes masses terrestres de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique du Nord. Plus loin, l'Afrique, l'Australasie et l'Amérique du Sud forment un peu comme les trois pointes d'une gigantesque étoile. Le pôle nord est le moyeu de la roue mondiale, les méridiens partent de là comme des rayons et les parallèles sont représentés par des cercles concentriques de plus en plus larges au fur et à mesure que l'on va vers le sud, le pôle sud constituant la bordure de la carte.

Cette carte, c'est la carte véritable de l'âge de l'aviation, celle sur laquelle sont fixés d'ores et déjà les regards des stratèges et qu'ils étudient avec un intérêt d'autant plus vif que la situation de bien des pays, et non des moindres, s'en trouve bouleversée. Du coup, l'on comprend certaines théories des géopoliticiens (exposées dans un récent article d'« Images »), théories qui se sont trouvées confirmées par les événements.

Examinons donc notre parasol en oubliant tout ce que nous savons de géographie et recherchons les conclusions principales de notre analyse.

La première chose qui apparaît, c'est qu'il n'y a pas d'hémisphère oriental ou occidental : le monde ne fait qu'un tout. D'où une conséquence que les plus farouches isolationnistes américains seront bien obligés d'admettre : le programme de défense conçu par la doctrine de Monroe et la politique de solidarité panaméricaine paraissent quelque peu désuets dans une ère où il n'y a plus d'hémisphères. Et à propos, cette idée de partager le monde en hémisphères, d'où provient-elle ?

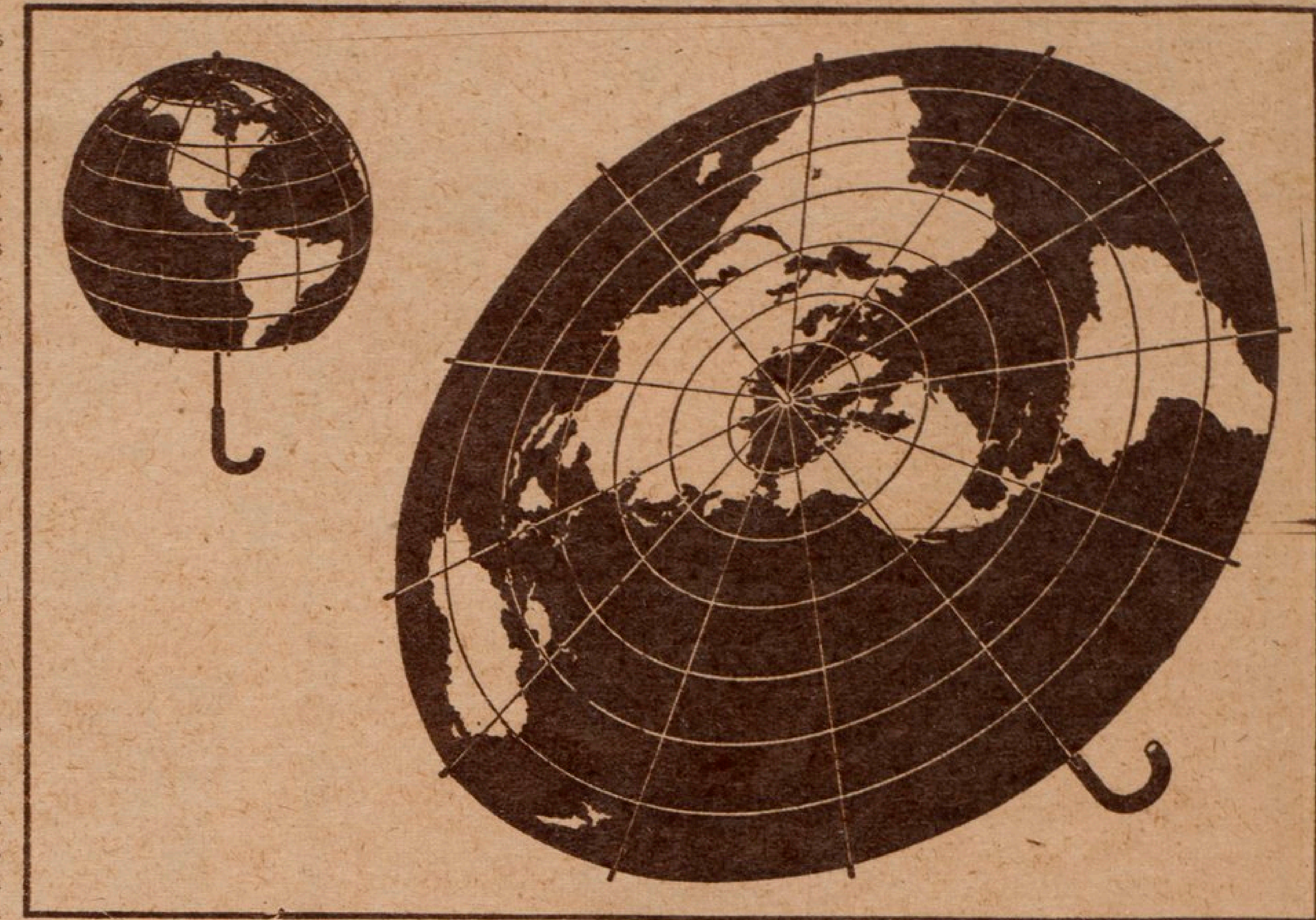
C'est autour du bassin méditerranéen, nul ne l'ignore, que naquit et se développa la science géographique. Il allait de soi que les cartographes ne pouvaient dessiner que les régions connues d'eux et des voyageurs et navigateurs de l'époque. Il était aussi évident qu'il n'existait pour eux, jusqu'aux découvertes de Christophe Colomb et de ses successeurs, qu'un seul groupe de terres, le groupe Europe-Asie-Afrique, dont ils avaient d'ailleurs une idée assez approximative. Au XVIe siècle, l'Amérique, qui venait d'être découverte, constituait à tous les points de vue un autre monde : en particulier, il fallait entreprendre, pour s'y rendre, un voyage en mer extrêmement long. Pour aller d'un continent à l'autre, il était besoin — et jusqu'à ces dernières années on ne croyait pas qu'il pût en être autrement — de naviguer d'est en ouest ou vice versa, autour de la terre, à peu près parallèlement à l'équateur. Tous les périples de quelque longueur se déroulaient dans la même direction et ce n'est que beaucoup plus tard que des navigateurs parcoururent les océans dans le sens nord-sud.

On trouva alors avantageux de sectionner la terre verticalement, d'autant plus qu'il n'était pas question pour les navires de s'aventurer dans les régions polaires et sub-polaires, à l'extrême-nord ou à l'extrême-sud. Les cartes furent dessinées sur cette base : un cylindre était enroulé autour du globe, son axe coïncidant avec l'axe de la guerre ; les contours étaient alors projetés sur le cylindre lequel, déroulé, formait la mappemonde la plus commune et la plus utilisée, connue sous le nom de projection de Mercator.

Le tort de cette carte est de déformer les lignes au fur et à mesure que, dans une direction ou l'autre, l'on s'éloigne de l'équateur. Les points polaires sont transformés en lignes droites et l'on a l'impression, qui est loin de correspondre à la vérité, qu'il y a bien deux hémisphères, le Nouveau Monde étant séparé de l'Ancien par les océans Atlantique d'une part et Pacifique d'autre part.

L'inconvénient était secondaire aussi longtemps que les régions voisines du pôle nord ne pouvaient pas devenir des croisements de routes importants. La géographie à l'époque pouvait connaître les mêmes limites que le navire : aujourd'hui que l'avion ne tient compte d'aucune barrière solide ou liquide et qu'il emprunte, pour aller d'un point à un autre, la ligne la plus courte (un arc de cercle), les vieilles mappemondes ne sont décidément plus de mise.

Quelques exemples illustreront ces faits. Pour démontrer que les Etats-Unis n'ont pas plus de raisons d'entretenir des relations de bon voisinage avec les pays de l'Amérique latine qu'avec ceux d'Europe ou d'Asie, il suffira de remarquer qu'à vol d'oiseau, Washington est plus proche de n'importe quelle capitale d'Europe que de Buenos-Ayres, capitale de l'Argentine. Washington est même plus près de Berlin que de Rio de Janeiro, capitale du Brésil. Il y a une plus grande distance entre Chicago, deuxième ville des Etats-Unis, et la plupart des pays sud-américains, qu'entre Chicago et l'U.R.S.S. Boston, de même, est plus rapproché de Moscou que d'une bonne demi-douzaine de capitales de l'« hémisphère » occidental. M. Wendell Willkie l'a bien constaté, lui qui a fait un tour du monde aérien par les voies les plus directes et dont le livre « One World » souligne combien, grâce aux nouvelles routes aériennes, le globe est en réalité rétréci. Aussi, puisqu'une politique de bon voisinage est censée être basée sur la proximité de nations, pourquoi n'y aurait-il pas une politique de bon voisinage entre les Etats-Unis et la Russie ?



Le monde, déployé comme une ombrelle sphérique, donne pour résultat une carte à deux dimensions très différentes.

Et du point de vue militaire ? Prenons le cas des Américains qui, habitant au centre des Etats-Unis, donc à quelque 2.000 kilomètres des côtes européenne ou asiatique, s'imaginent être à l'abri des bombardements ennemis. Ont-ils raison ? En ce moment, oui, parce que les Allemands n'ont pas d'appareils à rayon d'action assez grand. Mais, techniquement, ce n'est pas une impossibilité. Dans l'hypothèse où trois bombardiers nazis partiraient d'un aérodrome du cap Nord, en Norvège, et prendraient la route nordique, ils pourraient arriver à peu près au même moment l'un sur New-York, sur la côte de l'Atlantique, l'autre sur Des Moines, dans l'Iowa, au centre, et le troisième sur Seattle, port de la côte du Pacifique.

De même pour les Japonais. La base aérienne militaire nippone la plus proche des Etats-Unis se trouve à Shumshir, dans les îles Kouriles, au nord du Japon proprement dit. Deux bombardiers partant de là au même moment pourraient arriver simultanément l'un sur la base navale de San Diego, en Californie, l'autre sur les centres minotiers du North Dakota ou du Manitoba canadien, à mi-chemin des côtes atlantique et pacifique de l'Amérique.

Tous ces faits, il faut bien l'avouer, ont été complètement ignorés par les hommes politiques et les états-majors chargés de dresser les plans de défense du prétendu hémisphère américain. Les Etats-Unis, jusqu'à Pear Harbour, n'ont tenu compte que du facteur naval et ils se sont fortifiés en pensant à l'éventualité d'une attaque navale seulement. Du côté du Pacifique, les Américains ont donc construit aux Hawaï une forteresse énorme, et du côté de l'Atlantique, ils ont obtenu des Anglais le droit d'aménager la chaîne des Bermudes et des Antilles. En même temps était mise en chantier une « marine des deux océans ». Ceci fait, les auteurs du projet de défense se figuraient avoir mis l'Amérique à l'abri de l'ennemi

Or, un coup d'œil sur la carte montre que la véritable barrière entre le Japon et l'Amérique, ce n'est pas Hawaï, qui se trouve à 3.000 kilomètres de la route la plus directe, mais les Aléoutiennes et l'Alaska. En fait, un avion japonais qui partirait de Tokio avec le canal de Panama pour objectif ne prendrait jamais l'itinéraire maritime, mais emprunterait une route qui traverserait le sud de l'Alaska et couperait les Etats-Unis en diagonale, du nord-ouest au sud-est, par Seattle, Denver et Galveston.

Et entre l'Amérique et l'Europe occupée, la ligne de défense logique va non pas des Bermudes à la Trinité, mais de la Nouvelle-Ecosse à l'Ecosse, en passant par Terre-Neuve, le Groenland et l'Islande.

D'un côté comme de l'autre, l'Amérique a mis longtemps à se rendre compte de ces réalités. Elle n'a reconnu l'importance des Aléoutiennes qu'après les débarquements japonais dans l'archipel et elle n'a envoyé des troupes au Groenland et en Islande qu'assez tard. Cette dernière initiative souleva d'ailleurs une certaine tempête dans l'opinion aux Etats-Unis où l'homme de la rue avait de la peine à réaliser l'importance stratégique d'endroits aussi isolés. Cela se conçoit puisque toute son éducation géographique était basée sur les mouvements maritimes.

Deux ou trois exemples encore montreront l'utilité de la nouvelle géographie.

Prenons ainsi le cas d'un diplomate accrédité à Washington et qui serait transféré à Tchoung-King. Normalement, le voyageur devrait prendre son bateau à New-York, franchir le canal de Panama (ou bien traverser les Etats-Unis d'une côte à l'autre, jusqu'à San-Francisco), de là suivre la route maritime jusqu'à Canton et continuer ensuite par la route ou le rail jusqu'à la capitale de Chiang-Kai-Chek. Ce qui représente au bas mot quatre mois de trajet. Or, un voyage par avion par la route directe ne durerait que quatre jours — moins même — et le diplomate parti de Washington arriverait au terme de son voyage après avoir traversé le Canada et la Sibérie et être passé entre temps près du pôle nord.

La route aérienne directe de Tokio à Londres — deux fois plus courte que la route terrestre et cinq ou six fois plus courte que la route maritime — passe également par le voisinage du pôle nord et du Groenland. La route aérienne Mos-

(*Lire la suite en page 11*)



La carte de l'« Age de l'Air » sera le diagramme de demain. Les contours terrestres ne comptent plus.

EGYPTE-LIBAN

Si les pierres de Beit-el-Din pouvaient parler...



IBRAHIM PACHA — L'EMIR BECHIR

Le 17 décembre 1943, S. E. Cheikh Bichara El Khoury, Président de la République libanaise, reçut à sa résidence de Beyrouth la Mission Royale égyptienne, présidée par le férik Omar Fathy pacha, chargée de lui remettre un message de félicitations de S.M. le Roi Farouk Ier.

En des termes émouvants, où vibraient la gratitude et l'amour de tout le peuple libanais, le président Khoury accueillit la Mission et rappela les liens indissolubles qui, à travers l'Histoire, se resserrèrent entre les deux pays : le Liban et l'Egypte :

« Si les pierres de Beit-el-Din pouvaient parler, dit-il, elles nous transmettraient les propos de l'émir Béchir, le hennissement des chevaux, le cliquetis des sabres, les chants d'allégresse. En ma qualité de représentant du peuple libanais, je serais heureux d'accueillir le Roi Farouk dans le palais historique dont Son illustre grand-père Ibrahim Pacha fut l'hôte... »

Le Président libanais faisait allusion à l'alliance libano-égyptienne de 1830-1840, à la fameuse campagne de Syrie et d'Anatolie entreprise par Ibrahim Pacha, fils de Mohamed Aly Pacha, à l'aide effective donnée à l'armée égyptienne par les Libanais et, enfin, à la fidélité inébranlable de l'émir Béchir, prince du Liban, à son ami et allié Mohamed Aly.

●

En 1822, combattu par la Porte, Béchir s'éloigna momentanément du Liban et fit un long séjour au Caire, où il fut l'hôte de Mohamed Aly. C'est au cours de ce voyage qu'il se rallia aux plans de conquêtes élaborés par le grand régénérateur de l'Egypte.

Rentré dans son pays, Béchir prépara le terrain à l'armée égyptienne qui, en 1830, devait commencer sa marche en avant vers la Palestine, le Liban, la Syrie, l'Anatolie et ne s'arrêter que sur les rives du Bosphore. Dans toutes les batailles, les Libanais de Béchir combattaient vaillamment. « Le sang libanais ne s'est-il pas mêlé au sang égyptien, au cours de la campagne d'Ibrahim ? » disait aussi le président Khoury dans son discours.

Le nom de Beit-el-Din et de son palais est lié au souvenir de cette guerre. C'est en effet dans ce palais que le conquérant égyptien fut reçu par son ami et allié Béchir. C'est là qu'Ibrahim cherchait le calme et le repos, entre deux batailles. Il s'y retrempait, de temps en temps, dans les douceurs de la vie familiale, loin du bruit des armes. Béchir l'appelait « Mon fils » et le traitait comme tel. Ibrahim avait alors à peine dépassé la quarantaine, cependant que Béchir était déjà septuagénaire.

C'est en 1811 que le prince du Liban, devenu maître du pays et rêvant d'une grande principauté indépendante, voulut avoir une résidence digne de lui et des siens, et qu'il commença la construction du palais de Beit-el-Din. Sur l'emplacement choisi s'élevait une série de « khilouas », lieux de prière des Druses. Béchir en démolit une partie et laissa subsister le reste, en les aménageant en bains et boudoirs. Pendant plusieurs années, les architectes, les maçons et les artisans les plus habiles du Liban travaillèrent au chef-d'œuvre qui allait être l'un des plus beaux palais de l'Orient.

Surplombant un site pittoresque, entouré de jardins fleuris, Beit-el-Din (textuellement : la Maison du Culte) est à la fois palais et forteresse. Ses bassins, ses jets d'eau, ses bains, ses mosaïques, ses écuries, ses bosquets sont les plus beaux spécimens du genre. L'eau manquant dans la région, Béchir fit creuser une canalisation pour y conduire l'eau d'une source éloignée de quatorze kilomètres. Autour de la résidence de l'émir s'élevèrent aussi celles de ses fils et de nombreux membres de sa famille, les Chéhab.

C'est là que Béchir reçut le colonel Sebastiani, venu l'engager à appuyer Bonaparte au siège de Saint-Jean d'Acre ; le commodore Sidney Smith, envoyé des Anglais ; Lamartine, venu accomplir son « Voyage en Orient ».

●

Mais l'hôte le plus illustre de Beit-el-Din fut incontestablement Ibrahim Pacha. Au cours des dix années que dura la domination égyptienne en Syrie et au Liban, le général égyptien se rendait souvent au palais. On rapporte que Béchir, accueillant son hôte, lui dit : « Ce palais est une aile de Choubrah ». L'émir, pendant son séjour au Caire, avait en effet été l'hôte de Mohamed Aly au palais de Choubrah.

On rapporte aussi que Béchir, au cours de la première conversation qu'il eut avec Ibrahim, à Beit-el-Din, en 1833, lui dit : « Vous êtes la plaine et nous sommes la montagne. Nous nous complétons l'un l'autre. »

Quant à Ibrahim, il remercia son allié de l'aide qu'il lui avait fournie à la prise d'Acre et de Tripoli, en lui disant les mots que les vieillards libanais transmettent encore de nos jours aux jeunes générations : « Avec vous, j'irais au bout du monde ! »

Béchir possédait, dans ses haras de Beit-el-Din, les chevaux arabes les mieux racés de l'époque. Plusieurs couples de ces bêtes superbes furent offerts à Ibrahim qui les envoya à son père.

En 1840, l'occupation égyptienne prit fin, en Syrie et au Liban. Mais Béchir demeura fidèle à son alliance avec Mohamed Aly. Cette fidélité lui coûta le pouvoir et la liberté. Il fut exilé à Malte, d'où son nom de « Béchir le Maltais ». Transféré par la suite à Constantinople, il y mourut en 1850, à l'âge de 87 ans. Il avait gouverné le Liban pendant 53 ans.

Quant au palais de Beit-el-Din, il fut transformé en musée et le gouvernement libanais y réunit les vestiges qui rappellent l'époque héroïque et glorieuse du grand émir et de ses alliés, Mohamed Aly d'Egypte et son fils Ibrahim Pacha.

Et les Libanais, jamais oublieux des services rendus à leur pays, brûlent maintenant du désir d'acclamer, au palais de Beit-el-Din, le descendant du grand capitaine qui fut leur ami, le souverain qui leur tendit dans la détresse une main généreuse : Farouk le Bien-Aimé.

H. J.



La cour intérieure du palais de Beit-el-Din où Ibrahim Pacha, illustre grand-père du Roi Farouk, séjourna lors de la campagne de Syrie. Le palais renferme des trésors d'architecture



LA MISSION ROYALE AU LIBAN

La Délégation Royale Egyptienne, présidée par le férik Omar Fathy pacha, aide de camp en chef de S.M. le Roi Farouk, et portant un message du Souverain au Président de la République libanaise, a terminé sa mission. Elle se prépare à rentrer lundi au Caire après avoir répondu à l'invitation du gouvernement syrien de se rendre à Damas.

Partout, au Liban, la Délégation Royale reçut l'accueil le plus chaleureux. Jamais les Libanais ne furent à pareille fête et jamais non plus un enthousiasme aussi délirant ne souleva la population libanaise, celle-ci voulant prouver aux délégués de S.M. Farouk Ier l'indéfectible attachement qui unit les deux pays et les sentiments de profonde reconnaissance du peuple libanais devant la part prise par l'Egypte lors des regrettables incidents de Beyrouth. Ci-dessus : La présentation du message de S.M. Farouk Ier au Cheikh Bichara El Khoury, président de la République libanaise. Dans la résidence de celui-ci, le chef de l'Etat, ayant à ses côtés le férik Omar Fathy pacha, s'adresse aux membres de la Mission et aux journalistes égyptiens. A la droite d'Omar Fathy pacha : Ahmed Ramzi bey, chargé d'affaires d'Egypte, le bikbachi Mohamed Helmy, le sagh Mohamed Youssef, M. Karim Tabet et M. Moustapha Amin. A la gauche du Président : Sélim Takla bey, ministre des Affaires Etrangères du Liban, et M. Moussa Moubarak, chef de cabinet et maître des cérémonies.



S.E. Omar Fathy pacha, chef de la Mission Royale Egyptienne, s'inscrit au registre des cérémonies à la présidence de la République. Debout derrière lui, de gauche à droite : le bikbachi Mohamed Helmy, Mtre Edgard Gallad, le colonel Fawzi Trabolsi, commandant des forces de la sûreté, M. Karim Tabet, le lieutenant Lahoud, aide de camp du Président de la République, M. Moustapha Amin, M. M. Moubarak, chef de cabinet et maître des cérémonies.



Après s'être rendu à la présidence de la République, Omar Fathy pacha s'est rendu au ministère des Affaires Etrangères où on le voit ici en conversation avec M. Sélim Takla.

Ci-dessous : Sur tout le passage du cortège officiel, une foule compacte massée sur les trottoirs acclama frénétiquement les délégués du Souverain d'Egypte à Beyrouth.



Noëls de guerre



Depuis le début de la guerre, quatre Noëls se sont succédé, correspondant chacun à une phase différente de l'immense conflagration qui secoue le monde. Noël, fête de la joie et de la sérénité, fête de la bonté et de la fraternité humaine, est aussi la fête de l'espoir : l'espoir dans la victoire et dans la paix, cette paix dont les hommes trempés par l'épreuve attendent de riches moissons. Se faisant l'interprète des aspirations pacifiques de tous ceux qui combattent et se sacrifient pour un monde définitivement meilleur, le maréchal Smuts a formulé dernièrement l'espoir que Noël 1944 les verra rentrés chez eux, fêter dans une joie indicible la victoire et la paix. Dans cette perspective, Noël 1943 contrastera avec les Noëls précédents par la joie sans mélange que suscite la certitude d'une victoire proche. Les Conférences du Caire et de Téhéran ont posé, en effet, les derniers jalons de la course à la Victoire.







Les Anglais fêtent la Noël en France. On chante d'un cœur léger. Aux Champs-Elysées, le Président de la République et Mme Lebrun assistent à un goûter des enfants de Paris, ces mêmes enfants qui, aujourd'hui, ont les joues creusées par la faim...

Changement de décor ! Des avia
santé de ses soldats dans un mes

1939 C'était encore la « drôle de guerre ». Elle n'était pour ainsi dire pas prise au sérieux. Le blocus devait à lui seul avoir raison de l'Allemagne. L'optimisme était une disposition de l'esprit. La ligne Maginot était le rempart infranchissable qui contiendrait en toutes circonstances l'attaquant. La pensée, le raisonnement n'allait pas au delà. Aussi, avec un peu de bonne volonté, on finirait, comme le voulait la chanson, très populaire en ce Noël d'insouciance, par pendre son linge sur les ouvrages de la ligne Siegfried. Joséphine Baker, Maurice Chevalier et autres vedettes venaient distraire les soldats et leur donner la nostalgie de la vie facile qu'ils venaient d'abandonner. Il ne faisait pas de doute que le prochain Noël aurait un autre cadre. L'espoir, mais un espoir tenant de la légèreté, emplissait les cœurs. Celui-ci fut bien chimérique...

1940 L'année 1940 fut l'année tragique. La
cœurs. On ne discernait même pas c
ses succès, chantait victoire. Cependant, la bat
obstacles. Non, il y avait encore des raisons d'e
Wavell malmenaient sérieusement l'armée du m
virile confiance dans l'avenir. Pendant un jour, l







Le Père Noël, éternellement jeune, éveille le sens de la féerie chez ce bambin anglais de 17 mois. Dans le désert, un soldat britannique apprête le présent qu'il destine à ceux d'en face.

C'est assurément un des dernie
à ses hommes. L'air chief mars

1941 Année fertile en événements. La guerre s'est propagée aux quatre coins du monde. Les dés sont jetés pour une épreuve décisive. Chacun se sent dépassé par l'envergure des événements. En Europe, d'autres foyers s'obscurcissent. La Russie est envahie. Les Allemands ne sont pas loin de Moscou. L'attaque de Pearl Harbour a semé la consternation. Mais l'on se sent réconforté à l'idée d'avoir la Russie et les Etats-Unis comme alliés. Le camp des Nations Unies ne peut tarder à se ressaisir. L'espoir de ce nouveau Noël sans cloches s'amplifiait avec le redressement de la Russie qui contre-attaquait victorieusement à partir de Rostov. De nouveau, en Cyrénaïque reconquise, les troupes impériales fêtent la Noël. Mais en Extrême-Orient, ce ne sont que défaites sur défaites. Singapour est menacé. Un danger plane sur les Indes. L'Australie semble à la veille d'une invasion. Le tableau comportait des points sombres. La lutte paraissait difficile, mais les perspectives ouvertes par les immenses ressources américaines et l'héroïsme soviétique autorisaient un raisonnable optimisme. Nous étions en pleine « deuxième guerre mondiale ».

1942 C'est l'année cruciale. A deux doigts d
bat l'Afrika Korps à plate couture. E
Indes et de l'Australie. La roue tourne un peu p
français s'unifie. Seule, une tragique catastroph
occupée. La tache brune du nazisme s'étend su
sabotage se multiplie. Les guérillas s'organisent,
tard, elle devait être à Tripoli. L'Allemand s
la Noël dans une atmosphère de ferme confiance





…teurs anglais fêtent Noël en plein désert libyque. Le général Wavell boit à la …ss des sergents. Si 1941 apportait la victoire, ils seraient chez eux au prochain Noël.

…a France s'était effondrée. L'Angleterre était seule. Le monde devenait grave. L'angoisse serrait les … comment un redressement serait possible. Le pessimisme semblait rationnel. L'Allemagne, grisée par …ataille de Grande-Bretagne révélait peu à peu l'impuissance de l'ennemi à triompher des derniers …d'espérer. Les Grecs infligeaient de cuisants revers aux Italiens. Les vaillantes troupes impériales de … maréchal Graziani. Arrivées devant Bardia, les forces britanniques célébrèrent la Noël avec une …, la tension des esprits faisait place à la sérénité du cœur. L'Italien commençait à douter de lui.



…niers Noëls de guerre. Le général Alexander aide au transport des boissons destinées …rshal Tedder assiste à un dîner offert aux aviateurs de la R.A.F. dans la zone du Caire.

… de la décision, les Allemands ont été mis en échec à Stalingrad et dans le Caucase. Montgomery … En Extrême-Orient, les Alliés reprennent l'initiative. La menace de l'invasion s'éloigne peu à peu des …u partout. Comme le dit aux Communes M. Winston Churchill, c'est la fin du commencement. L'Empire …he endeuille la France : la flotte ancrée à Toulon s'est sabordée héroïquement. Toute la métropole est …r les bords de la Méditerranée occidentale. L'Europe affamée commence à secouer ses chaînes. Le … En Afrique, l'Italie vacille. La Huitième Armée passe la Noël en coup de vent à Syrte. Un mois plus … chassé de toute l'Afrique. Tout en pensant aux malheureux pays occupés d'Europe, les Alliés fêtent …ce. On prévoyait déjà la fin de la guerre pour Noël 1943. Car Noël est synonyme d'Espoir.

CONTE DE NOEL

Un flacon de parfum

par JEANNE ARCACHE

On n'arrivait pas à lui donner un âge. Trente ans ? Trente-cinq ans ? Peut-être davantage. On ne pouvait pas dire. Elle semblait avoir atteint la sérénité, l'étape où l'on écoute les confidences sans répondre en retour : « Moi, je... » Les mains nettes, les ongles jamais fardés, les cheveux disciplinés, elle penchait un visage tranquille vers ses malades et son autorité douce agissait comme un calmant. A dix-huit ans, elle avait rêvé devenir doctoresse. Faute d'argent, elle s'était contentée d'être infirmière et, depuis, elle vivait dans une blouse blanche qu'elle quittait pour un costume tailleur strict. Elle semblait garder autour d'elle une odeur de désinfectant, de savon phéniqué, d'hôpital.

Elle ne connaissait des gens que leur uniforme de misère, leur façon d'avoir mal, d'avoir peur, de se plaindre, de refuser la potion amère, l'huile de paraffine, ou de haleter de terreur devant le masque de chloroforme. Et puis, sitôt que les forces revenaient, elle savait qu'avec les bouquets de fleurs arrivaient les exigences, les caprices, le ton hautain afin de faire sentir les distances rétablies avec la santé. Tout cela était humain. Pourtant elle ne disait pas le « Numéro dix » ou le « Numéro onze » en parlant des malades. Pour elle, ils continuaient à avoir un nom. Insensiblement, elle avait perdu contact avec les hommes sains qui décident, commandent et vivent en pleine ardeur. Un jour de sortie par semaine, c'est peu. Alors les amitiés se défont, une à une, comme des liens trop lâches.

Vint la guerre et les blessés, tous jeunes, tous virils. Nouveaux visages, nouvelles plaies, toutes taillées dans de fraîches chairs à vif et qui, sitôt pansées, se hâtaient de se refermer. Les yeux demeuraient ardents, réclamaient des magazines, des romans. Pour certains de ces blessés ramassés en plein désert, le lit était un luxe à savourer malgré les pansements et les attelles. A chaque verre d'eau tendu, un « Merci », un sourire heureux et souvent un : « Comme vous êtes bonne ! »

Quand venait la convalescence, alors sortaient les photos : « Voici ma femme ». « Voici ma fiancée ». Elles n'étaient pas toujours jolies, ces femmes, ces fiancées, ni même jeunes ou élégantes. Souvent les mères avaient oublié de sourire, mais sur leurs genoux riait un gros bébé et c'était ce rire qu'avait guetté le photographe. Et il fallait dire : « Quel bel enfant ! Quel âge a-t-il ? » Alors le père riait à son tour : « Dix mois. Il est né juste après mon départ. Je ne l'ai pas encore vu. » « Mais vous le verrez bientôt. » Toutes ces phrases, on les apprend d'instinct, sitôt que l'on pense aux autres. Seulement, il n'était jamais possible de s'attarder, car à côté il y avait un autre lit, et là encore, sous le traversin, il y avait un autre portefeuille, et dans ce portefeuille la photo d'une autre femme, pas toujours jolie, pas toujours fraîche, mais c'était : « Ma femme », « Ma fiancée ». Et ces mots commandent l'approbation.

Mais après avoir vu toutes ces photos pendant des semaines, des mois, on se regarde moins sévèrement dans la glace et, imperceptiblement, la voix change lorsqu'on s'adresse à ceux de son âge. « Trente ans ? Trente-cinq ans ? » « Peut-être davantage ». Mais manque toujours l'élan d'un nouveau courage pour se reprendre à espérer un nouveau bonheur, impossible, naturellement. Pourtant, c'était devant le spectacle de ces souffrances anonymes, de cette lutte contre la mort, que revenait un appétit de vie longtemps renié.

— « Vous me rappelez ma sœur », dit un jour un des blessés. « Toute sa jeunesse s'est passée à élever ses neveux, les enfants de notre sœur aînée morte avec son cinquième bébé. Alors elle n'avait jamais eu le temps de s'occuper d'elle-même. Elle avait cette espèce de douceur qui fait croire que plus rien de nouveau ne peut arriver et que le présent est permanent. Et un jour, brusquement, elle s'est métamorphosée. Et six mois après elle était mariée. »

— « Et que lui était-il arrivé ? »

— « En apparence, rien. Mais je sais, moi : un cadeau par méprise. Enfin, j'appelle ça comme ça. Un de mes camarades avait fait venir de Paris un parfum magnifique pour sa fiancée. Mais quand le parfum est arrivé — c'est loin les Champs-Elysées de la Nouvelle-Zélande ! — la fiancée avait rompu. Alors mon camarade, pour se débarrasser de ce parfum, l'avait offert à ma sœur qu'il estimait beaucoup mais à laquelle il n'aurait jamais eu l'idée de faire la cour. C'était un parfum très coûteux et surtout, je crois, il avait un de ces noms qui font image dans toutes les langues et que seule l'imagination française sait trouver. Vous comprenez ? Ma sœur, évidemment, n'a jamais su que ce parfum ne lui était pas destiné. Mais c'était Noël. Elle a accepté ça comme un « Christmas present ». Elle n'avait jamais reçu que des cadeaux utiles : montre inoxydable, garantie à l'eau, stylo, agenda, un plaid... enfin de ces choses tristes que l'on se donne en famille, et je sais qu'elle avait eu un sourire amer lorsqu'un de ses neveux lui avait donné un étui marqué à ses initiales pour sa première paire de lunettes. Alors, vous comprenez, ce parfum de Paris, ce parfum extraordinaire. Il suffisait d'en mettre une goutte pour que se dégage une senteur exquise, et tout de suite on était dans une autre atmosphère, avec d'autres idées, d'autres pensées, et puis ce parfum changeait suivant les vêtements de laine ou de soie, et chaque fois il appelait les regards, et une femme se sent plus sûre d'elle-même lorsqu'elle se sait regardée. Il suffit de si peu de chose pour que toute une attitude d'esprit soit changée ! »

— « Et comment s'appelle ce parfum ? »

— « Je ne sais pas. J'ai oublié. »

Et puis le blessé guérit. Il clopina quelque temps dans les couloirs de l'hôpital et puis, après avoir remercié beaucoup, il partit comme les autres et un autre blessé vint prendre sa place, puis un autre, et un autre, et ce serait comme ça jusqu'à la fin de la guerre.

Et maintenant, il y avait certains soirs où la guerre semblait interminable.

— « Ne vous plaignez pas », disait alors l'infirmière-major. « Pendant l'autre guerre, il y avait eu les gazés. Vous ne savez pas ce que c'est que les gazés. »

C'est vrai, il ne fallait pas se plaindre, mais continuer à nettoyer des plaies, mettre des drains, distribuer les jus de fruits et répéter : « Tout s'arrangera. Vous verrez. On en a guéri d'autres ! » Et prendre l'adresse d'une nouvelle mère, d'une nouvelle femme. Et parfois écrire sous la dictée : « Ma chérie ». Et pour la cinquième fois Noël allait revenir. Un Noël qui fleurirait de poinzettias et de grappes rouges de poivriers les tables des malades afin que tous ces hommes puissent rêver au houx du Christmas anglais. Déjà des paquets arrivaient, la plupart anonymes, certains privilégiés portant une adresse : ils étaient destinés aux grands blessés hospitalisés depuis des mois. Et voici qu'arriva, parmi tant d'autres, un paquet pas très grand, pas très lourd, couvert de timbres inconnus. Il avait voyagé par avion et portait une étiquette « To move carefully » en lettres rouges.

— « Sister Mary ! » appela le vaguemestre. « Il faut signer, là. Un envoi recommandé de Nouvelle-Zélande. »

— « Je ne connais personne en Nouvelle-Zélande », dit Sister Mary.

Elle signa en tremblant un peu d'impatience et puis, vite, elle partit dans sa chambre. Pour la première fois de sa vie, elle ne défit pas les ficelles, mais les coupa avec ses ciseaux à ongles. Les papiers volèrent. Une boîte, de la paille, une enveloppe de papier de soie bruissante et enfin un coffret de cuir fileté d'or, magnifique, et dans ce coffret, il y avait un flacon portant un de ces noms qui font image dans toutes les langues et que seule l'imagination française sait trouver. Et sous le flacon, il y avait un papier et ces deux lignes : « Pour vous remercier de toutes vos gentillesses ! Heureux Noël. P.S. Ceci n'est pas un cadeau « par méprise » ; ce parfum a été acheté pour vous, afin que vous sachiez que votre chance doit venir, et quand elle sera venue, écrivez-le-moi. »

Sister Mary sentit des larmes couler sur ses joues. Des larmes calmes et douces, venues de sa jeunesse oubliée et qui, enfin, se faisaient jour comme une source trouve, enfin, l'issue qui la libère. Longtemps ces larmes continuèrent à couler et avec elles s'en allèrent la résignation, le doute, la peur affreuse que tout était fini. Le flacon débouché exhalait une senteur exquise, et tout de suite Sister Mary se sentit dans une autre atmosphère, avec d'autres idées, d'autres pensées. Elle savait que ce parfum réclamerait un manteau neuf, une robe de bal, et qu'il changerait suivant les vêtements de laine ou de soie, mais que, chaque fois, il appellerait les regards et qu'une femme se sent plus sûre d'elle-même se sait regardée. Tout cela, elle l'avait entendu, dit par une voix mâle, avec une conviction qui éveillait la confiance, et les mots revenaient un à un, revenaient, revenaient, jusqu'à ce que, relevant la tête, Miss Mary cherchât des yeux son miroir, s'y redécouvrit longuement, et enfin se sourit.

MON SEJOUR CHEZ LES NIPPONS

Les Japonais, tels qu'ils sont chez eux, vus par le savant américain Charles Lewis

Pendant deux ans, 1938 et 1939, j'ai vécu dans la petite demeure de bambou de Taro Akataki, à Kyoto. J'avais l'intention d'écrire un jour un livre sur l'anthropologie orientale ; aussi pris-je des notes sur tout ce que je voyais. Avant de quitter le Japon, j'avais rempli une bonne douzaine de cahiers. Ces documents ne sont que des observations sur les caractéristiques personnelles des Akataki, petite famille qui tirait sa subsistance en travaillant dans les rizières. Je n'ai pas recueilli de statistiques militaires ou industrielles — non, je me suis contenté de marquer les traits particuliers, curieux ou spéciaux, d'une famille japonaise moyenne.

Je ne fais rien d'autre ici que transcrire le compte rendu d'une journée prise au hasard. Voici donc comment ces gens ont passé cette journée du 3 mars 1939.

BAIN COLLECTIF

Nous dormîmes sur le plancher, sur de minces matelas, les Akataki dispersés dans toutes les directions, mais jamais la tête dirigée vers le nord, suivant la coutume. Levés à quatre heures du matin, notre premier geste était toujours de faire une révérence adressée à l'empereur à Tokio et de dire des prières pour lui. Après quoi, nous roulions nos matelas et les remisions dans le placard. Puis, nous prenions notre bain.

La grande bassine de bois était derrière la maison. Avant de s'y introduire, les Akataki se savonnaient, puis, M. Akataki lui-même dirigeant la procession, tout le monde entrait dans l'eau, les plus âgés les premiers. Comme ils ne mangent pas de viande et qu'ils présumaient que de ce fait ils sont propres, ils n'estimaient pas nécessaire de changer l'eau.

Le thé suivait le bain. Une demi-douzaine de tasses par personne. « Je considère le thé comme un aliment substantiel », disait toujours M. Akataki, et il prétendait que le thé est plein de vitamines, qu'il donne la santé et qu'il combat les acides. Lorsque je demandais doucement si le thé ne pourrait pas constituer un substitut aux corps gras, que les Japonais n'ont pas, la famille Akataki me répondait avec une conviction chaleureuse que le gouvernement avait dit que le thé était une nourriture substantielle et qu'il ne pouvait pas par conséquent être autre chose.

LA COIFFURE DE CES DAMES

Après le thé, les femmes de la famille s'arrangeaient mutuellement leurs cheveux. C'était une affaire qui durait des heures. Les soins de la coiffure sont sans aucun doute ce qu'il y a de plus luxueux dans la maisonnée et les femmes y attachent tellement d'importance que, pour garder leurs cheveux en ordre vingt-quatre heures de plus, elles préfèrent se passer d'oreiller et dormir inconfortablement, la tête appuyée sur un tabouret en bois.

Pendant que les femmes manipulaient leurs cheveux, M. Akataki et ses fils les plus âgés partaient pour le champ libre le plus voisin où les hommes du voisinage se réunissaient pour faire leur partie matinale de baseball. Joueurs et spectateurs restaient d'une impassibilité parfaite pendant les moments les plus palpitants du jeu.

Les Akataki mâles rentraient ensuite chez eux pour prendre leur petit déjeuner. Celui-ci se composait d'habitude de concombres, se soupe, de poisson cru et d'algues, mais je me souviens d'autres déjeuners dont le menu comprenait des radis, des épices, des racines crues et des anguilles.

Après le petit déjeuner, la famille se dispersait. M. Akataki se rendait dans la rizière voisine où il travaillait et les enfants allaient à l'école. La rizière n'était pas cependant la seule occupation du chef de la famille : il élevait en même temps des vers à soie sur les mûriers qui sont derrière la maison, ce qui lui valait un petit bénéfice.

La journée, chez les Japonais, se passe à peu près comme chez nous : les hommes au travail, les enfants à l'école, les femmes occupées par les travaux de la maison. Mais le soir, la différence est considérable.

SYNDICAT DES SERPENTS

En ce jour particulier de mars, M. Akataki et ses fils étaient rentrés au crépuscule. Ils prirent une tasse de ce vin que l'on appelle « saké » (de l'extrait de riz fermenté) et que l'on boit chaud. Puis ils s'assirent sur le plancher pour dîner. Le dîner fut servi sur de petits plateaux et absorbé au milieu de bruits prémédités. Mme Akataki m'a cité un vieux dicton japonais qui sert de guide aux femmes en matière de cuisine : « Si un repas satisfait les sens de ma famille, il faut que cela se manifeste : 1° par le goût, 2° par la vue, 3° par l'odorat et 4° par l'ouïe.

En règle générale, le dîner se composait de poisson et de riz ou bien de serpents et de riz. On estime que les Japonais consomment quinze millions de reptiles par an. Rien qu'à Tokio, il y a plus de soixante-cinq marchands de serpents officiellement autorisés et cette industrie a pris de telles proportions que les employés se sont constitués en un « Syndicat des Serpents », sous le contrôle du gouvernement. Une autre particularité du dîner (ou de tout autre repas) chez les Akataki, c'était que rien n'est jamais servi au nombre de un ou trois. Le nombre « un », paraît-il, symbolise l'homicide, et le nombre « trois » le suicide.

Après notre dîner du 3 mars, un ami de M. Akataki vint faire une visite et annonça la triste nouvelle qu'il ne se sentait pas bien et craignait de mourir « un de ces jours ». Ce serait réellement terrible dans ce cas, dit-il, et il amènerait le déshonneur sur sa famille, parce que sa femme ne lui avait pas donné d'enfant et que le nom de la famille risquait de disparaître. Aussi demandait-il à M. Akataki si cela le dérangerait beaucoup de le laisser adopter un des enfants Akataki. « Vieux ou jeune, ça n'a aucune importance », ajoutait-il généreusement. M. Akataki y consentit, et ils choisirent ensemble un des enfants, un garçon, qui s'en alla avec l'ami de son père. Les adoptions se font chez les Japonais dans une proportion stupéfiante. Même un adulte entrera dans une autre famille pour épargner à celle-ci le déshonneur de la disparition.

L'ami parti, il restait encore assez de temps pour passer la soirée dans une salle de spectacle ou un temple. Nous décidâmes d'aller au cinéma parce que nous avions été au temple la semaine précédente. Pendant que nous nous dirigions vers le cinéma, Mme Akataki se tenait discrètement deux pas derrière son époux, portant tous les paquets et les bébés, et elle prenait bien soin de le laisser passer le premier par les portes. En route, nous nous arrêtâmes chez un marchand de poissons, l'équivalent du marchand de sandwiches de chez nous. Là, M. Akataki mangea son mets préféré, une queue d'écrevisse encore vivante, qui gigotait dans sa bouche avant de lui passer par le gosier. Mon compagnon indiqua l'écrevisse sur la queue de laquelle il avait jeté son dévolu et le marchand s'en saisit et demanda à M. Akataki s'il était prêt. M. Akataki se mit en position et dit : « Ça va ». Là-dessus le marchand sectionna l'écrevisse d'un coup de hache et s'empara de la petite queue jaune qui prit rapidement le chemin de la bouche de M. Akataki. Celui-ci ne fut pas peu fier d'avoir pu la croquer et l'avaler pendant qu'elle « vivait » encore.



Chaque fois que des rêves de grandeur passaient dans la tête d'Akataki, il déclarait que s'il était riche, il visiterait toutes les maisons de Geishas.

L'INCIDENT DU GRILLON

Lorsque nous rentrâmes, après le spectacle, nous découvrîmes un grillon dans la maison. Toute la famille, excitée, se mit à quatre pattes et chercha l'insecte jusqu'à ce qu'il fût repéré. Il fut capturé et emprisonné dans une petite cage de bois, au milieu des cris d'allégresse de toute la maisonnée, heureuse d'avoir maintenant un concurrent pour le Festival d'Audition des Insectes. Les Akataki gavèrent le grillon et ils prièrent pour lui pendant plusieurs jours. En jetant un coup d'œil dans mon cahier à la date du 8 mars, je lis :

« *Les Japonais entraient de toutes parts dans le parc. Ils portaient de petites boîtes contenant des insectes capturés. Plein de satisfaction, chacun s'asseyait et écoutait avec enchantement les bruits insensés des bestioles qu'ils avaient apportées. Beaucoup prenaient des notes et les comparaient avec animation après le « concert »... Certains, les musiciens en général, allaient jusqu'à faire des enregistrements de leurs insectes préférés...* »



Les femmes japonaises attachent beaucoup d'importance à leur coiffure.

Après l'incident du grillon, nous prîmes quelques tasses de thé et les Akataki étaient presque prêts à se mettre au lit quand ils engagèrent une discussion sur le seul démon de la religion japonaise : l'homme blanc. Nous sommes pour les Nippons des mangeurs de viande, et M. Akataki et sa femme maintenaient que l'odeur de la viande exsudait de nos pores. Si c'est le cas, il est improbable que les Japonais soient en mesure de s'en apercevoir, car leurs facultés nasales sont remarquablement déficientes.

ÉDUCATION MILITAIRE

Voilà donc comment se passe un jour de la vie d'une famille japonaise. Ce qu'ils faisaient apparaissait déjà assez étrange à un cerveau occidental, mais **pourquoi** ils le faisaient était encore plus difficile à saisir. Le mystère devait toutefois s'éclaircir lorsque je connus chacun des membres de la famille Akataki.

Par exemple, Nobufumi, un des fils Akataki, était un gentil garçon, agréable et pas mal de sa personne. Je découvris qu'il apprenait à l'école beaucoup plus de choses pour devenir un soldat que pour devenir un citoyen éduqué. Les classes de son collège étaient tapissées d'affiches gouvernementales célébrant les guerriers morts. La plus populaire portait pour légende : « Trois bombes humaines ». Elle représentait trois soldats japonais portant une longue et lourde bombe et courant vers les lignes ennemies. Au moment de l'explosion, les trois hommes seraient réduits en pièces, mais pensez à l'effet sur l'ennemi ! L'affiche ajoutait que des statues en bronze des trois soldats étaient maintenant l'objet de la vénération populaire au temple de Seichogi.

Une autre affiche relatait, de manière simpliste, l'histoire du caporal japonais qui, avant de s'en aller en guerre, avait l'habitude de chasser dans les environs de sa ferme. Un jour, un de ses amis qui chassait avec lui laissa traîner la gueule de son fusil dans de la boue. Un moment plus tard, une volée d'oiseaux fut aperçue. L'ami leva son arme et tira. Le canon, bouché fit explosion et tua l'homme. Plus tard, poursuit l'affiche, le jeune caporal Tanaka fut envoyé au front. Il découvrit un jour un canon dont les servants se préparaient à tirer contre son régiment. Dans l'impossibilité de capturer tout seul le peloton ennemi, le caporal Tanaka attendit que les artilleurs fussent sur le point de lancer un obus, puis il se jeta la tête la première dans la gueule du canon. Le résultat, expliquait l'affiche, fut semblable à l'explosion du fusil de l'ami, au cours de la partie de chasse, près de la ferme.

Les principes religieux de Nobufumi étaient profondément enracinés. Peu lui importait que la plupart des héros n'arrivassent à la gloire qu'à titre posthume. Il n'avait que douze ans et il savait déjà que les soldats japonais sont encouragés par leurs officiers à prendre l'engagement, avec leur meilleur ami, au-dessus d'une tasse d'eau fraîche, que dans le cas de la mort de l'un des deux, le survivant écrirait à la famille de la victime pour attester la fin valeureuse du brave Nippon.

Prenez aussi le cas d'Ichizo, l'aîné des Akataki. Lorsqu'il sera appelé sous les drapeaux et envoyé dans une jungle quelconque infestée d'insectes, il se trouvera parfaitement à l'aise. Ses supérieurs se contenteront de lui jeter un reste de poisson séché et un peu de jus de riz fermenté, et il subsistera là-dessus pendant une semaine — sans trouver que ce régime est plus pénible que celui auquel il a toujours été habitué. Le shintoïsme, la religion des Akataki, n'est en réalité rien de plus que l'adoration de la nature ; aussi Ichizo aime-t-il les marécages dangereux et les rivières remplies de crocodiles. Il vénère le petit dieu-crocodile ami et encore plus le petit dieu-marécage. S'il rencontre un serpent venimeux, il le tuera, dira une rapide prière au dieu qui préside aux questions relatives à la mise à mort des serpents et dînera avec le plus grand plaisir de sa victime. Il ne lui déplaisait pas au reste de nager sur une courte distance aux côtés d'un crocodile, et il l'a même fait une fois aux côtés d'un requin mangeur d'hommes.

Ichizo aimait bien me démontrer sa vivacité. Il était aussi alerte physiquement qu'un chat effrayé. Ses réflexes étaient aiguisés par le maniement du sabre et par le jiu-jitsu. Il me décrivait souvent comment, dans le bon vieux temps, des joueurs sa-

(*Lire la suite en page 12*)

Une lettre pour vous

D'une des lettres reçues, je détache les passages suivants, la lettre étant bien trop longue pour être reproduite intégralement :

« ...il faut finalement être sincère, ne rien cacher, avouer les choses telles qu'elles sont et que quelqu'un plus avisé me dise franchement ce que je dois faire... J'ai 27 ans. J'ai connu mon mari à l'âge de 20 ans... un mariage d'amour avec beaucoup de bonheur. Ce bonheur-là, je l'ai eu six mois, merveilleux, complet. Mais, hélas ! la guerre nous a séparés... J'ai énormément souffert. J'ai vécu ainsi une année. Puis j'ai eu une dépression nerveuse très forte. Je me suis soignée chez un spécialiste. Il m'a guérie, mais pas complètement... J'ai trouvé un emploi, j'ai commencé à sortir, à m'amuser. Un jour, chez des amis, j'ai rencontré un officier... Notre camaraderie devint une amitié amoureuse et... je devins sa maîtresse. J'ai de nouveau connu le bonheur et je crois que je l'ai aimé plus que mon mari... Nous sommes restés ensemble un peu plus d'un an. Lui ne m'a jamais rien promis pour l'avenir... il n'a plus de maison, plus de famille, plus de moyens, et moi je suis habituée à une vie aisée... Et voilà la « croisée ». Mon mari revient ! Je l'attends depuis un mois. Mon ami et moi nous nous sommes quittés, lui pour m'aider à reprendre ma vie, et moi pour me concentrer et tâcher de retrouver un peu d'affection pour mon mari qui, après quatre ans, est redevenu pour moi un étranger. J'ai tenu un mois. Je n'en puis plus. Que dois-je faire ? 1° J'ai peur des responsabilités dans la vie, je ne sais pas me suffire à moi-même. 2° Mon mari revient plein d'espoir. Il se rappelle notre bonheur passé... 3° J'aime l'autre, j'en suis folle... 4° Ce qui m'effraye par-dessus tout est l'intimité avec mon mari. Je sens que je ne pourrai plus le supporter... Je ne veux pas souffrir. J'ai tellement besoin de voir clair en moi et de reposer enfin un peu ma pauvre tête, de me décider ! Je suis très malheureuse. » — D. H.

Votre lettre, Madame, est émouvante par le pathétique aveu de faiblesse qu'elle livre. Sans fausse pudeur, vous m'écrivez ce que peu de femmes avouent : leur inconstance, leur soif perpétuelle de tendresse, leur impossibilité de lutter contre la solitude sentimentale, leur incapacité à conserver ce qu'elles possèdent. Vous êtes de celles à qui les lettres les plus passionnées, la certitude d'inspirer un amour fidèle ne suffisent pas, car leur être réclame la présence réelle. L'absence — le plus grand de tous les maux — n'a fait que révéler brutalement ces défaillances. Sans défense, toute dominée par votre nature nerveuse, vous avez laissé **sombrer** votre bonheur réel et vous voilà bien malheureuse.

Loin de moi toute idée de sermon ! Vous m'écrivez non pas pour vous entendre reprocher vos erreurs passées, mais plutôt pour trouver une aide afin de sortir d'une situation qui vous paraît, actuellement, sans issue. Cette aide, vous ne la trouverez qu'en prenant conscience de vous-même. Et puisque c'est un excès de souffrance qui vous a forcée à sortir de votre réserve, acceptez cette première vérité : votre souffrance est en soi un avertissement. On n'échappe pas aux normes. Aucun bonheur durable ne peut être bâti sur le mensonge. Et vous voulez être heureuse. Vous réclamez votre part de bonheur. Malgré votre désespoir présent, vous exigez du destin un équilibre de vie, un amour sans ombre. Et vous avez la franchise d'avouer votre peur des responsabilités, votre besoin de confort, de protection, votre santé vulnérable. Ah ! quelle distance vous sépare des grandes amoureuses célèbres ! Le langage que vous employez tout le long de votre lettre est celui des « faibles femmes » inconsciemment si fortes de leur faiblesse ! « Je ne sais pas me suffire à moi-même, écrivez-vous. L'idée de pourvoir à mes besoins, moi seule, m'effraye. Je suis habituée à une vie aisée. Je ne peux travailler toute ma vie et je ne dispose pas de moyens personnels. » Ecoutez maintenant ce cri de la « religieuse portugaise » enfermée vive au fond de son couvent et désespérant de jamais revoir son amant : « Adieu ! Aimez-moi toujours et faites-moi souffrir encore plus de maux. »

Non ! vous n'êtes pas faite pour l'aventure passionnée et périlleuse. Une peur prudente vous domine, Madame. Voilà ce que vous n'avez pas le droit d'oublier. Puisqu'il en est ainsi, tout vous pousse à chercher refuge dans la vie conjugale et à tâcher, de toutes vos forces, de réédifier le bonheur perdu par votre faute. « Mais, dites-vous, je suis prête à être pour mon mari son amie, sa camarade, à lui donner de l'amitié, de l'affection, mais je ne peux davantage. » Croyez-vous, vraiment, qu'au contact d'un amour aussi profond, aussi sûr que celui que votre mari vous a dédié, les souvenirs de votre vie commune ne reviendront pas en foule pour vous reprendre et vous emporter vers « l'enchantement d'être ensemble » ? Vous ne parlez que de votre faiblesse désarmée, de votre détresse. Pensez un peu à vos devoirs. Proclamer votre peur des responsabilités ne vous libère d'aucune de vos obligations. Depuis la guerre, des millions de femmes connaissent la morne attente dans la solitude et demeurent, pourtant, les gardiennes du foyer. Quand la paix reviendra, ce sera grâce à ces femmes vaillantes que les hommes libérés pourront de nouveau connaître le retour à la vie normale. Vous avez, jusqu'ici, vécu centrée sur vous-même et cette attitude d'esprit ne vous a conduite qu'au désespoir, à la dépression nerveuse, puis à chercher une autre raison de vivre. Aujourd'hui, cette raison de vivre elle-même vous échappe. Vous le savez. Vous le sentez obscurément et vous m'écrivez : « Je ne veux pas gâcher ma vie. Mais quelle est la meilleure voie pour ne pas faire du mal autour de moi, pour ne pas souffrir ? »

Cette voie est toute tracée devant vous, Madame. Votre besoin de netteté qui vous a poussée, un mois avant le retour de votre mari, à rompre une situation sans issue, cet instinct de probité ne vous permet aucun doute. Oubliez l'épisode, rejetez-le dans le passé. Ne pensez qu'au privilège de pouvoir rendre heureux celui qui remercie « Dieu de vous avoir mise sur son chemin » et qui a puisé dans le souvenir de votre bonheur commun le courage d'attendre. Un amour aussi profond vaut la peine d'être sauvé. Pensez-y. Il est tout entier entre vos mains.

Votre amie

Les lecteurs et lectrices qui désirent consulter la rédactrice de cette rubrique sur leurs problèmes sont priés d'adresser leurs lettres à « Images », Poste Centrale, Le Caire ». Ecrire sur le coin de l'enveloppe : « Une lettre pour vous ».

[Les réponses courtes en page 13]

APPRENEZ LA NOUVELLE GEOGRAPHIE (SUITE)

cou-New-York traverse aussi le même carrefour. Il faut rendre aux Russes cet hommage qu'ils ont été les premiers à explorer les possibilités de cette région du point de vue aéronautique.

En somme, la lenteur des Alliés à apprendre la nouvelle géographie a frayé la voie aux puissances de l'Axe.

Les Allemands et les Japonais, par contre, ont bien regardé la nouvelle carte et se sont rendus compte que s'ils avaient une puissance aérienne suffisante, ils pouvaient suivre le contour des océans et s'emparer des forteresses navales par l'arrière. Toute leur stratégie dans cette guerre n'a visé qu'à ce but. Le plan était parfaitement réalisable, et s'il a échoué, cela ne prouve pas que sa conception était mauvaise, mais simplement que l'Axe s'est embarqué dans l'entreprise sans disposer d'une puissance aérienne suffisante.

La carte de l'« Age de l'Air » (Fig. 2) sera le diagramme de l'avenir, si l'on tient compte du développement inévitable des avions à grande autonomie de vol. En regardant les vieilles cartes, on se rendra compte que certains pays ont de grands ports de mer. D'autres pays sont mal placés au point de vue maritime et n'ont pas un accès convenable vers les grandes routes océaniques. Mais pour l'avion, les contours terrestres ne comptent pas. N'importe quelle ville peut devenir un grand aéroport. Chicago, ainsi, est plus proche de la plus grande partie de l'Asie que New-York ou San-Francisco.

Soulignons enfin qu'en matière de contrôle aérien, quinze points stratégiques commencent à se révéler d'une importance particulière. Ce sont : le Groenland, Terre-Neuve, l'Alaska, Natal (sur le « coude » du Brésil), Dakar (sur celui de l'Afrique), Miami (en Floride), Bangkok (capitale du Siam), Bagdad (en Irak), Marseille (France), Nagasaki (Japon), le cap Nord (à l'extrémité septentrionale de la Norvège), Rousskoyé Ousté (en Sibérie), Karachi (au nord-ouest de l'Inde), Fort-Lamy (sur le lac Tchad, en Afrique) et Port-Darwin (au nord de l'Australie). Quelques autres points peuvent peut-être aussi se trouver à des croisements intéressants ; leur importance sera prouvée par l'expérience.

Mais, désormais, une chose est certaine : si l'on tient à se rendre compte de l'avenir politique et commercial du monde, il faut se servir de la nouvelle carte de l'« Age de l'Air ». Nous ne reviendrons plus à l'ancienne.

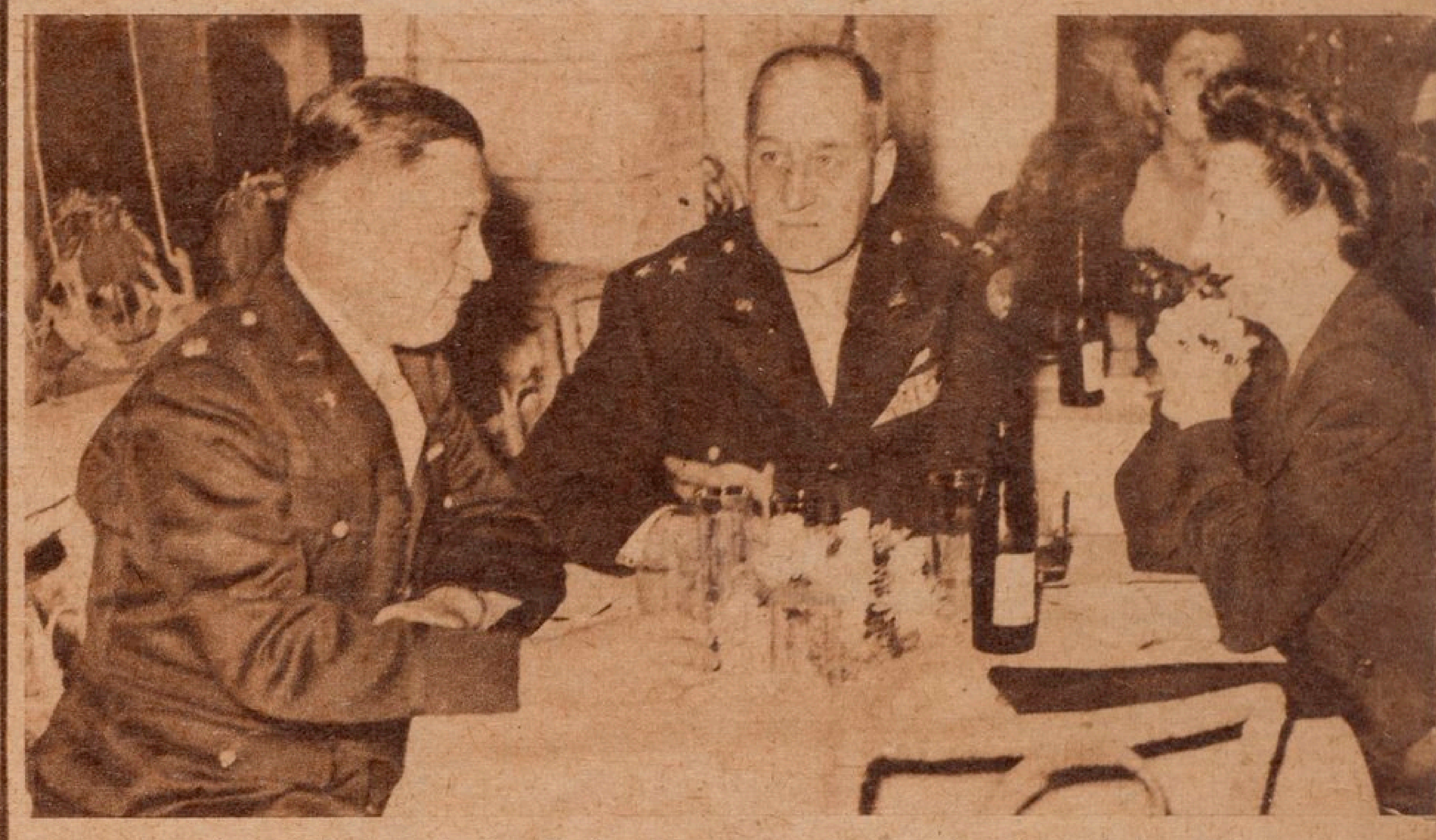
(Adapté d'un article de George T. Renner dans « Harper's Magazine »)



LA SOIREE DE LA PRINCESSE CHEVIKIAR

La soirée donnée par la princesse Chevikiar, au profit du Bas de Noël de Lady Killearn, à l'Auberge des Pyramides, ouvrait avec tout le brillant de la vie cosmopolite de la capitale, la série des grandes soirées de fin d'année.

La salle, décorée avec un soin et un goût particuliers, était remplie d'arbres de Noël, portant des bibelots en verre colorié. Un souci d'organisation minutieuse témoignait de la certitude que la salle serait honorée de la présence des plus hautes personnalités cairotes. Les représentants les plus brillants des nations alliées étaient attablés dans la grande salle. Ci-dessus : Assis à la même table, le roi Pierre de Yougoslavie, le général Stone, la princesse Chevikiar bavardaient ensemble. Ils reçurent de fréquentes visites des autres convives, suivant une coutume en vogue au siècle dernier, et remise en honneur dernièrement.



Le général Royce, bien qu'il dansât peu, avait tenu à assister à la soirée.



Le bar le plus reculé de la salle était fréquenté par les amis des « barmaids ». M. Nellos Lévy, Mme René Cicurel et Mlle Eliakim étaient les clients de Madame Sylvie Hargrave.

Ci-dessous : les dames « préposées » à la vente des saucisses : Mesdames Wissa, Besley, Blant, Mary bey Ghali et Miss Prifford. La princesse Natasha Bagration trinque à la russe, avec le capitaine Wriglesworth, les poignets joints et la main penchée. La joie est générale.



MON SEJOUR CHEZ LES NIPPONS (SUITE)

mouraïs organisaient des concours pour établir qui décapiterait dans le plus bref délai trois hommes non armés. Les victimes, me disait-il, étaient liées ensemble, et chaque concurrent, se plaçant devant son trio, coupait les trois têtes d'un seul coup. Le plus rapide était le vainqueur.

« Vous savez, me dit à plusieurs reprises M. Akataki, avec une fierté paternelle immense, une baïonnette entre les mains de ce garçon serait un outil remarquablement bien placé. Sa précision est infaillible ; il l'acquiert à l'école. Son sens de l'équilibre, sa concentration de puissance au moment psychologique sont uniques. » Et je savais qu'il n'exagérait pas : toutes ces choses étaient presque des lieux communs pour les fils Akataki. J'avais vu moi-même le petit Akira, qui avait neuf ans et était garçon-livreur à ses moments de liberté, se faufiler à bicyclette au milieu des rues bondées de Kyoto en tenant son guidon d'une main et en portant de l'autre une pile impressionnante de plateaux.

La fille de M. Akataki, Negako, allait aussi à l'école. Et la petite Negako devait, elle aussi, lire des affiches. Son affiche favorite racontait l'histoire de Madame Aborachio. Monsieur Aborachio s'en était allé en guerre et il avait laissé derrière lui, à Osaki, sa femme. Le brave homme — me racontait la fillette — était bien triste parce qu'ils venaient de se marier. Mais lorsqu'il arriva au front, tout fut arrangé parce qu'il y trouva un mot de sa femme. Elle l'avait expédié juste avant de se suicider. Elle disait qu'elle ne voulait pas que son mari se fît de mauvais sang pour elle ou que son attention fût distraite de la guerre.

Pour comprendre enfin le *pourquoi* des Japonais, les motifs qui les poussent à agir comme ils font, prenons le cas de Taro Akataki lui-même. En tant que patriote non militaire, il mesurait son dévouement au pays par le degré de vénération qu'il portait à l'empereur. Quand nous étions à Tokio, il faisait la révérence toutes les fois que nous passions devant le palais impérial, pour le cas où, par hasard, l'empereur se fut trouvé là. Il me répéta à plusieurs reprises que si seulement il pouvait penser à quelque chose pour aider l'empereur, il serait certain d'avoir une place assurée dans l'au-delà. Au cours de cette même visite à Tokio, j'eus besoin d'un costume. Taro m'emmena chez Isao Kasami, un tailleur, ami des Akataki. Isao me décrivit, avec le respect qu'il convenait, comment le tailleur privé de l'empereur doit se tenir à distance de Sa Majesté et estimer à vue d'œil les mesures du Fils du Ciel. Je conclus, de ce qu'il me disait, que les empereurs japonais sont condamnés à être mal habillés.

Je ne manquai pas d'éprouver une certaine surprise lorsque je découvris que les manières mystérieuses des Japonais impressionnent les Japonais eux-mêmes. M. Akataki était très content parce qu'il croyait qu'*il* était mystérieux. Il aimait à s'imaginer que des coutumes, comme celle qui consiste à avaler des queues d'écrevisses vivantes, faisaient partie de l'Orient exotique.

Certains films de Hollywood, trop pleins de balivernes même pour des Américains, faisaient sensation dans les cinémas de Tokio s'ils donnaient à l'Orient, au Japon en particulier, des couleurs mystérieuses. M. Akataki, quand il en avait l'occasion, revoyait trois fois de suite dans la même séance les films de ce genre, approuvant de la tête avec enthousiasme.

Mais c'est seulement au cinéma que M. Akataki, entraîné dès l'enfance à se montrer inscrutable, laissait voir qu'il s'amusait. La suppression systématique des manifestations émotionnelles poussait continuellement M. Akataki à dire ce qu'il ne pensait pas. Si un membre de sa famille mourait, il riait à gorge déployée, mais se détournait pour cacher son chagrin. Lorsqu'il parlait de sa femme, il l'appelait « cette grosse vieille sorcière ». Lorsque son meilleur ami vint un soir lui demander des nouvelles de la santé de Mme Akataki, qui était alitée et attendait un enfant, il répondit : « Oh ! cette fille de truie ne peut même pas accoucher convenablement d'un pourceau. » Et s'il faisait allusion à un fils dont il avait des raisons d'être particulièrement fier, il disait toujours : « Mon fils dément... »

MANQUE DE TRADITIONS

Les Japonais manquent totalement de traditions et de culture historiques ; aussi certaines légendes, destinées à sauver la face, ont-elles été créées pour combler cette lacune. Par exemple, la légende selon laquelle les Japonais descendent de la déesse du soleil. Ces mythes sont maintenant devenus des dogmes. Les Chinois, cependant, ont sur l'origine des Japonais une théorie beaucoup plus vraisemblable : ils prétendent que ces gens ne sont pas autre chose que des domestiques qui, fatigués un jour de faire les lits et de nettoyer les baignoires de leurs maîtres chinois, prirent la fuite. Toutes les fois que j'essayais de discuter ce point avec M. Akataki, il réagissait comme tous les Japonais, c'est-à-dire qu'il se mettait à vanter les beautés du paysage nippon.

La théorie chinoise est peut-être confirmée dans une certaine mesure par le complexe de culpabilité évident des Japonais, et plus encore par leurs habitudes sanitaires. Par exemple, il n'y avait pas de tout-à-l'égout chez les Akataki : tous les matins, un ramasseur d'ordures passait dans les maisons. Cet homme portait sur son épaule une perche à laquelle étaient suspendus une douzaine de seaux. Le ramasseur d'ordures pouvait être senti par un étranger de très loin, mais les Japonais le regardaient passer d'un nez indifférent. Il va de soi qu'un système d'égouts aussi bizarre ne survit que dans les vieux quartiers des villes japonaises.

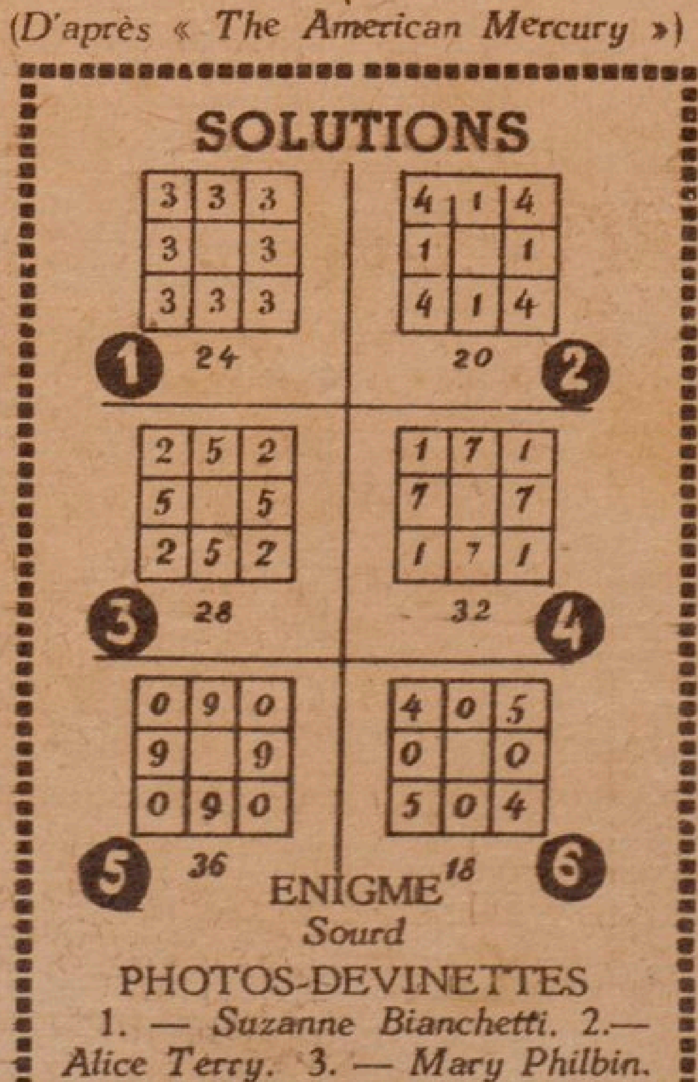
Un étranger est aussi stupéfait par les habitudes en vigueur dans les toilettes. Des hommes, des femmes et des enfants utilisent simultanément les mêmes lavabos.

La même franchise caractérise l'attitude du Japonais par rapport aux questions sexuelles. Toutes les fois qu'il passait dans la tête de M. Akataki des rêves de grandeur, il me confiait que s'il était riche, il visiterait toutes les maisons de Geishas. Les plus belles parmi les plus belles, me disait-il, se trouvaient à Kyoto, et il me soulignait que les maisons de Geishas n'étaient pas seulement des maisons de prostitution. De riches commerçants y passaient des heures et plusieurs importantes conférences politiques y furent tenues. M. Akataki ajoutait que s'il était riche et qu'il devait faire un voyage, il se ferait accompagner par sa Geisha, ou bien il l'enverrait en avance pour qu'elle lui préparât sa chambre d'hôtel.

M. Akataki me reprochait d'être un mangeur de viande, mais j'appris par la suite qu'il ne détestait pas la viande lui-même. Seulement, il n'y a que les gens très riches au Japon qui puissent se payer un tel luxe. Lorsque M. Akataki et moi nous rendîmes, une fois, à Tokio, nous allâmes déjeuner dans un hôtel japonais moderne et il commanda, avec enthousiasme, un bon bifteck, grand, gros et saignant. Il était aussi content qu'un enfant au cirque. Son salaire n'était que le dixième du salaire d'un ouvrier américain moyen, et, jusque-là, il n'avait jamais goûté à un filet ou à un entrecôte. Les prêtres de son temple, dit-il, mangeaient de la viande régulièrement.

Le monde de Taro Akataki, en somme, est assez exactement le contraire du nôtre, même dans les questions les moins importantes. Mais ce qui a le plus d'intérêt pour nous, c'est le fait que chaque enfant japonais est élevé suivant cette méthode, une méthode incompatible avec notre manière de vivre. Les Japonais, du reste, ont, à notre égard, un vieux proverbe oriental que les militaristes modernes ont emprunté aux peintres d'autrefois : « La caractéristique du blanc, c'est qu'il se ternit facilement. » Voilà ce que pensent de nous nos ennemis.

(*D'après « The American Mercury »*)





MODE DE GUERRE

La guerre a singulièrement simplifié la mode féminine. Voici deux modèles londoniens qui vous plairont par leur sobriété et leur élégance. A droite : Un manteau en drap, strié de lignes parallèles. De larges poches sur les côtés donnent à l'ensemble une ligne sport. A gauche : Une robe tailleur agrémentée de découpes qui ne manque pas d'allure. Une encolure marque la blouse intérieure tandis que la ligne des épaules est droite.

Un cadeau utile

CHAUSSONS DE NUIT

Voici un modèle de tricot facile à exécuter, que je dédie aux petites filles qui auraient encore un cadeau à faire pour le Nouvel An.

Avec un restant de laine assez grosse, afin que les chaussons de nuit soient bien confortables, et des aiguilles n° 3, travailler une bande de 50 cm. environ.

A 5 cm. de hauteur, diminuez de chaque côté du travail en fermant 10 cm. de mailles aux deux extrémités, et ceci en cinq fois. Avec les mailles qui



restent sur vos aiguilles, vous continuerez à tricoter pendant 7 cm. environ. Puis vous ferez encore 4 à 5 cm. de côtes pour former le revers. Pliez alors votre chausson, faites la couture du dessous de pied en surjet. Pour le dessus du pied, froncez légèrement le tricot avant de le coudre et ajustez avec un surjet. Garnissez d'un point d'épine qui simulera la semelle.

Ces chaussons feront certainement un immense plaisir soit à votre maman, soit à votre grand'maman.

VOS FLEURS

En mettant de la poudre de camphre au fond du vase dans lequel vous voulez placer un bouquet, vous garderez longtemps vos fleurs fraîches. La poudre de camphre est un tonique précieux pour les plantes.

MESSAGE DE NOEL

Voici Noël 1943. Pour beaucoup d'enfants des pays occupés, l'année qui finit fut remplie de tristesse.

Je pense, chères lectrices, à tous ces petits malheureux en vous envoyant ce message de Noël. Noël n'est-il pas considéré comme la fête des enfants ? Vous tous, petits garçons et fillettes d'Egypte, qui allez être choyés lors des fêtes, pensez avec amour à ces jeunes déshérités, vos camarades du monde entier. Si vous le pouvez, faites un joli geste envers ces enfants. Donnez de tout votre cœur, avec la permission de vos parents, une obole, même modeste, à une des nombreuses œuvres de bienfaisance qui se dévouent pour le bien de la jeunesse atteinte par la guerre. Vous contribuerez alors, vous aussi, à soulager l'enfance malheureuse.

Et vous, amies lectrices, penchez-vous aussi sur cette grande misère humaine. Donnez quelque chose pour essayer de soulager tous ces enfants qui, chaque jour, meurent de privation, de faim et de froid.

Et maintenant, il ne me reste plus qu'à vous adresser des vœux sincères pour une bonne et sainte fête de Noël. Avec vous toutes, je souhaite que 1943 soit la dernière année de guerre. Dieu fasse que la Paix revienne dans tous les pays et que les petits enfants du monde entier retrouvent bien vite le sourire et la joie de vivre.

ANNE-MARIE

MONSIEUR EST SERVI...

Pour préparer des diversions aux viandes grillées, rôties, bouillies, employez les abats, dont certains font des mets excellents : ris et rognons, cervelles de mouton et de veau, foie de veau, langue de veau et de bœuf.

Voici quelques recettes qui, je l'espère, vous aideront à varier vos menus :

Rognons de mouton vert-pré

Fendez les rognons en deux, enlevez la peau, la graisse, le bout du nerf intérieur, assemblez-les deux par deux sur de légères brochettes de bois ou de métal. Badigeonnez-les d'huile et faites-les griller trois minutes de chaque côté. Déposez les rognons sur un plat chaud, retirez les brochettes, salez, poivrez, mettez sur chacun un morceau de beurre. Garnissez le plat d'un bouquet de cresson et d'un monticule de petits pois ou de haricots verts, selon votre goût.

Rognons de bœuf sauce madère

Fendez les rognons en deux, enlevez la peau, la graisse, essuyez avec un linge et coupez en tranches que vous blanchirez cinq minutes à l'eau bouillante. D'autre part, faites cuire pendant dix minutes, dans un œuf de beurre, 200 grammes de petits pois, ajoutez les tranches de rognons, faites sauter, saupoudrez avec deux cuillerées de farine et d'un verre de madère ou — à défaut — de vin blanc, laissez épaissir et saupoudrez de persil. Servez dans un plat d'entrée.

Ris de veau

Quelle que soit la manière d'accommoder le ris de veau, il faut toujours, au préalable, le faire dégorger à l'eau froide, pendant cinq heures. Placez-le ensuite dans un court bouillon préparé d'avance, composé d'un bouquet garni, sel, poivre, carottes et oignons en tranches et du jus d'un citron. Faites chauffer doucement et donnez dix minutes d'ébullition. Egouttez et enlevez les petites peaux qui recouvrent le ris de veau.

Foie de veau à la poêle

Pour trois ou quatre personnes, ayez 500 grammes de foie de veau que vous coupez en tranches, puis mettez dans une poêle un morceau de beurre gros comme un œuf et laissez-le fondre. Lorsqu'il est chaud, placez-y vos tranches de foie et laissez-les jaunir 15 minutes, en ayant soin de les retourner. Quand vous pouvez les piquer avec une fourchette sans que le sang s'échappe, votre foie est cuit. Mettez alors les tranches dans un plat et versez dessus une sauce maître d'hôtel, à laquelle vous ajouterez le jus d'un citron.

Voici comment vous préparerez la sauce maître d'hôtel : mettez dans un plat un morceau de beurre, persil haché, sel et poivre. Laissez chauffer le plat de manière à ce que le beurre puisse fondre sans bouillir, et ajoutez le jus de citron et un filet de vinaigre.

Foie de veau en papillotes

Faites jaunir quatre ou cinq grosses tranches de foie de veau dans la poêle, comme pour le foie de veau à la poêle (voir ci-dessus). Lorsque vos tranches sont presque cuites, prenez du papier assez fort que vous huilez, puis mettez une petite tranche mince de lard, du persil haché fin. Placez dessus une tranche de foie, remettez des fines herbes et une petite tranche mince de lard gras, enveloppez votre foie avec le papier que vous plissez tout autour et mettez sur un gril ou dans le four, à feu doux. Servez avec le papier.

Lettre à ma cousine

Ma chère cousine,

Depuis que le monde est monde, c'est-à-dire depuis qu'il y a des hommes et des femmes sur terre, les premiers se sont plaints du manque d'exactitude des secondes et je suis prêt à parier qu'Adam dut souvent faire « le pied de grue » à l'ombre de cactacées ou de merisiers sauvages, ou encore à l'orée de quelque bois touffu, dans l'attente d'Eve dont le manque de précision a dû être à la base de discussions véhémentes entre nos deux aïeux.

N'ayant ni indéfrisable à faire ni robe à essayer, quel prétexte pouvait donc trouver celle-là pour motiver son retard ? La question me dépasse et je ne saurais y répondre sans tomber dans des hypothèses absolument gratuites. Mais sans doute n'était-elle pas embarrassée pour le convaincre, car les femmes, vous le savez mieux que moi, charmante amie, ont mille cordes à leur arc et mille prétextes à invoquer quand, se sachant dans leur tort, elles veulent vous prouver qu'elles ont raison...

Et de nos jours, quoi de plus facile, pour apaiser le courroux de celui qui attend, que de lui énumérer les nombreuses entraves qui se sont interposées entre le moment où le rendez-vous fut pris et l'arrivée de celui-ci !

Aussi, pour parer à ce mal, j'ai employé le moyen qui consiste à toujours donner à une femme rendez-vous une demi-heure avant l'heure fixée. Ce système fut un succès jusqu'à hier où, pour une fois, ma femme, non seulement fut à l'heure, mais arriva — ô miracle ! — cinq minutes à l'avance à l'endroit où nous étions convenus de nous retrouver. Et alors que tout guilleret je m'amenai avec trente bonnes minutes de retard, je me vis recevoir avec une grêle de reproches dont le moindre traitait mon attitude de « grossièreté sans nom » et m'accablait de qualificatifs que je préfère vous taire.

— Mais, chérie, hasardai-je timidement, une affaire très importante m'a absorbé et d'habitude tu arrives toujours avec un certain retard...

Je ne saurais vous dire le regard fulgurant qu'elle me lança en s'écriant :

— Au moins, moi, j'ai un prétexte sérieux... tandis que toi ! Les affaires, les affaires, on peut toujours les remettre au lendemain... les affaires.

Et, sans me donner le temps de me justifier, elle tourna les talons et je la retrouvais le soir, à la maison, succombant sous le poids d'une douleur que rien ne parvint à apaiser.

— Tu ne m'aimes plus, bredouillait-elle entre deux sanglots... Faire attendre une femme, c'est le signe le plus évident qu'elle vous est devenue indifférente...

Allez, avec cela, tenir un raisonnement valable ! Mieux vaut encore étaler un repentir hypocrite et assurer que l'on ne recommencera plus jamais...

Et je vous jure bien que, malgré tout, je préférerais attendre des heures entières sous un soleil de plomb ou une pluie battante celle qui vous demandera en arrivant, avec un sourire innocent et étonné : « Suis-je en retard ?... je le regrette, mon chéri, mais avec tout ce que j'avais à faire... », que de subir la ridicule et lamentable scène d'hier.

Et que tous les hommes, sous toutes les latitudes, ne s'avisent jamais d'arriver après l'heure à un rendez-vous avec une femme.

C'est le conseil qu'avec mon expérience propre je leur donne !

Bien affectueusement vôtre

SERGE FORZANNES

Conseils à mes nièces...

Nièce « Ai-je l'esprit de famille ? »

Qu'est-ce que l'esprit de famille ? C'est un mélange de crainte affectueuse pour le père, de tendresse craintive pour la mère, de respect pour tous les deux, d'admiration pour leurs vertus, de volontaire aveuglement pour leurs travers, de reconnaissance pour leurs bienfaits, de compassion pour leurs souffrances, de pitié pour leurs sacrifices.

Nièce « Comment les réussir ? »

Voici la meilleure manière de préparer les petites escalopes panées. Faites couper une escalope très mince. Assaisonnez de sel. Coupez la tranche en petits carrés que vous passerez dans l'œuf battu avec un peu de lait froid. Passez la viande à la panure et faites-la cuire pendant cinq minutes (si possible au beurre frais). Dressez-la et arrosez de jus de citron. La panure peut être mélangée à du parmesan râpé.

Nièce « Complètement idiote »

Mais non, voyons, vous êtes loin de répondre à la description que vous me faites de votre personne morale. Si j'en juge d'après votre lettre, vous êtes pleine d'esprit. Comme vous avez bien agi, ma chère nièce, et combien je vous félicite d'avoir pu ainsi faire la leçon à cette bande de snobs qui vous avait invitée. Bravo !

Nièce « Sans le sou »

Je sais combien les revers de fortune sont pénibles. La meilleure solution serait de chercher un emploi. Ne vous affolez pas. N'empruntez pas de l'argent et, surtout, ne suivez pas les conseils de cette amie qui vous a dit d'engager vos bijoux de famille au Mont-de-Piété. Vous vous mettriez seulement dans une plus mauvaise situation et, l'argent une fois dépensé, le problème « subsister » se poserait à nouveau. Avec un bon travail, vous n'aurez plus besoin de personne. Une femme qui travaille est toujours respectée. N'ayez donc pas de ces préjugés qui datent du siècle dernier.

Nièce « Je voudrais tout savoir comme vous »

Il y a, hélas, beaucoup de choses que j'ignore. Un moyen, par exemple, de faire repousser les cheveux. Si je le connaissais, je suis certaine que j'aurais déjà joui d'une fortune considérable. Allez voir un spécialiste. Cette chute constante de vos cheveux ne présage rien de bon. Etes-vous anémique ? Vous manquez peut-être de calcium ? Faites particulièrement examiner vos reins et votre estomac.

Nièce « Savoir-vivre » (Iran)

Vous devez toujours présenter un monsieur à une dame et une jeune personne à une autre plus âgée. Vous devez toujours indiquer le rang d'un militaire, mais, en vous adressant à lui, ne dites jamais « Mon général » ou « Mon colonel ». Dites tout simplement « général » ou « colonel », sans plus.

Nièce « C'est la faute à mon c... »

Pour nettoyer votre maison des puces, lavez vos planchers avec de l'eau phéniquée à 5 pour cent et saupoudrez-les ensuite avec une bonne poudre insecticide. Lavez chaque jour votre chien avec un savon antiseptique et mettez-lui aussi de la poudre insecticide.

TANTE ANNE-MARIE

Une lettre pour vous

RÉPONSES COURTES

Marcelle (Damas)

Puisque ce militaire ne peut vous épouser avant la fin de la guerre, il me semble bien inutile d'entrer en conflit actuellement avec vos parents qui se montrent opposés à ce projet de mariage. Ayez la patience d'attendre. Le temps éprouvera vos sentiments et, la paix venue, vous saurez, bien mieux que maintenant, triompher de toute opposition.

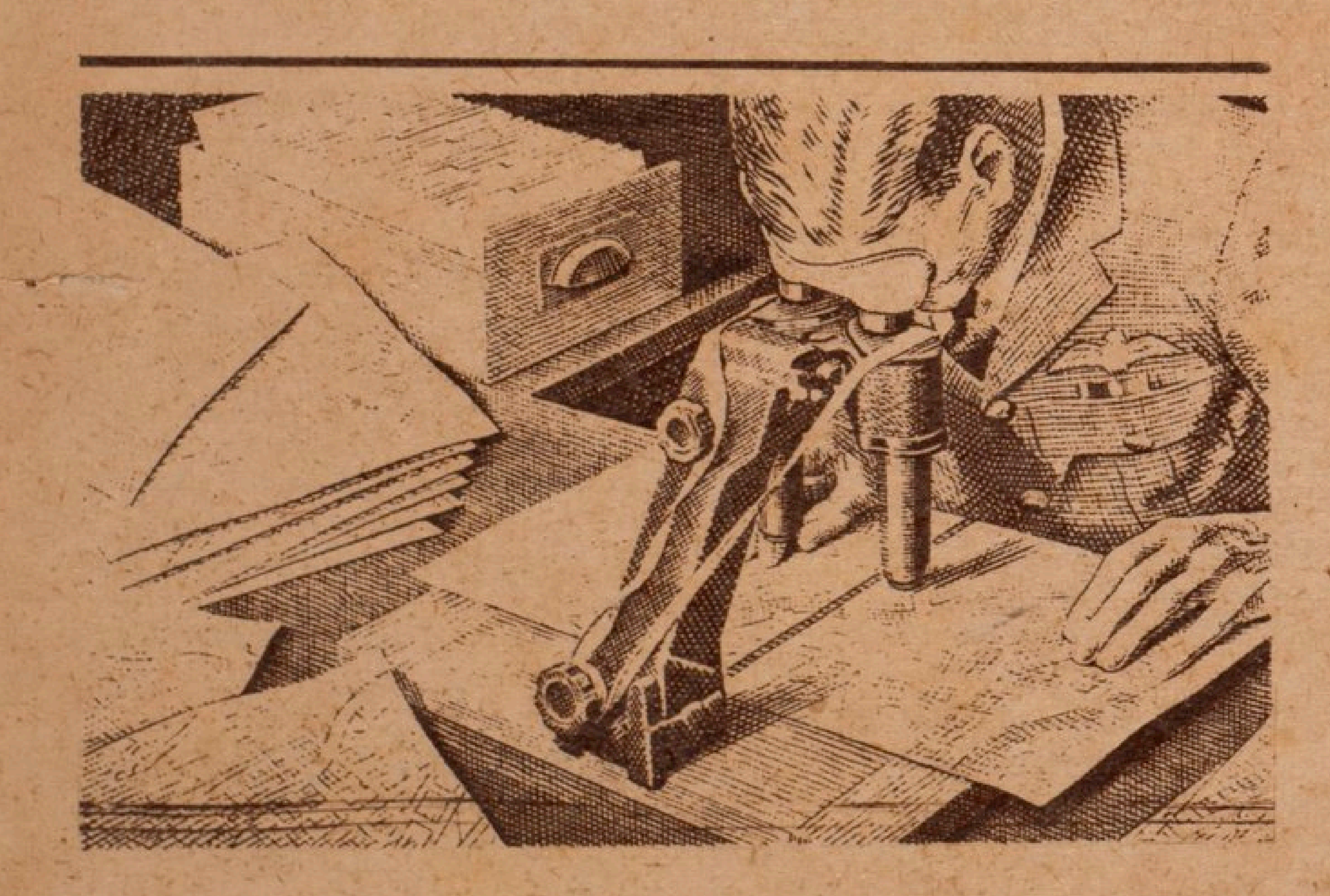
Charlot (Le Caire)

Je ne vois pas du tout pourquoi le fait d'avoir appartenu avant votre conversion à une religion différente de celle de votre fiancée pourrait être un obstacle à votre mariage. Mettez vos parents au courant de la situation et dites toute la vérité à votre fiancée. Vous n'avez pas à hésiter.

Votre amie









★ L'ECRAN DE LA SEMAINE ★

TITO
et les Partisans

Le mérite des troupes de Partisans yougoslaves du maréchal Tito, de son vrai nom Jozip Brozovitch, est désormais reconnu par tout le monde. Comptant près de 250.000 hommes, dont des milliers d'officiers de l'armée régulière yougoslave, les Partisans comptent dans leurs rangs plus de 50.000 femmes en armes. Pendant deux ans ils ont tenu en échec cinq importantes offensives de l'Axe destinées à les annihiler et ils ne cessent d'être pour le haut commandement nazi une source de graves préoccupations.

L'écrivain américain Adamic qui est d'origine slovène a publié dans la revue new-yorkaise « PM » un article dans lequel il révèle qu'une petite minorité de l'armée de Tito est communiste. Beaucoup de partisans, ajoute-t-il, sont des démocrates, des progressistes, des libéraux, des socialistes catholiques et des agrariens. La majorité est constituée de paysans, d'ouvriers, de professeurs, de prêtres, de Croates, de Slovènes, de Serbes, d'Orthodoxes, de Catholiques, de Musulmans et de Juifs, tous combattants, et n'ayant d'autres raisons de lutter que celle d'assurer à leur pays un meilleur avenir. Quant à Tito, M. Adamic déclare qu'il sera probablement considéré comme « un des plus meilleurs généraux de cette guerre ».

Mais d'où vient ce nom de Tito au son curieusement populaire ? Donné au chef en Yougoslavie, il paraît être un titre et l'on prétend qu'il a été porté par plus d'une personne au cours de ces deux dernières années.

Il pourrait paraître surprenant que les Partisans se soient soudainement imposés à l'attention du monde entier alors qu'auparavant leurs activités étaient peu mentionnées dans les dépêches. Tout d'abord, comme on le sait, les groupements de guérillas yougoslaves sont assez nombreux et la fusion de nombre d'entre eux a naturellement nécessité un certain temps. D'autre part, les Tchetniks du général Draja Mihaïlovitch ont dès le début occupé l'avant-plan des informations pour leur résistance armée, alors que les éléments du maréchal Tito s'organisaient rapidement en une armée unifiée, se préparant à des actions militaires d'envergure. Enfin, il faut tenir compte sans doute aussi du fait que de nombreuses troupes de garnison italiennes qui ont préféré livrer leurs armes et se joindre aux guérillas du maréchal Tito, surtout le long de la côte dalmate, ont sensiblement accru la puissance de ces troupes. Mettant à profit la confusion résultant de l'armistice italien, les Partisans se distinguèrent par des offensives importantes, préparant ainsi la voie à un « second front » balkanique.

LA MURAILLE
de l'Atlantique

Les propagandistes nazis font un effort suivi pour convaincre leurs compatriotes que tout va bien dans la machine de guerre allemande et qu'ils n'ont pas à craindre une invasion alliée.

« La ligne Maginot, qui, durant des années, avait été déclarée imprenable, fut percée par les Allemands en quelques semaines. Mais la Muraille Allemande de l'Ouest est beaucoup plus solidement fortifiée que la ligne Maginot.

« La muraille de l'Atlantique a été construite en base de l'expérience acquise dans cette guerre et elle est équipée avec les armes les plus modernes. Elle est ainsi plus solide qu'aucune autre ligne fortifiée dans le monde connue jusqu'ici. »

Telle est la prétention avancée par Paul Merten, correspondant spécial du « Service Transocéan Allemand ». Il n'arrive pas à expliquer pourquoi la ligne allemande devrait demeurer victorieuse là où la ligne Maginot a échoué.

Merten est fier de constater que la muraille protectrice le long de la côte Atlantique de l'Europe est de 200 kilomètres plus longue que la grande muraille de Chine, jusqu'ici la plus grande ligne fortifiée au monde. « La muraille de l'Atlantique est, dit-il, longue de 2.700 kilomètres. Ce chiffre, publié par les milieux allemands bien informés, ne comprend pas toutefois les fortifications des côtes danoise et norvégienne. 500.000 hommes au moins ont été employés à la construction, sans compter les ouvriers des industries fournissant les matériaux et l'équipement nécessaires. La puissance de cette ligne de fortifications peut être jugée au chiffre suivant : chaque soldat stationné dans la ligne est protégé par 50 à 200 mètres cubes de ciment armé. »

Cet article constitue un exemple-type de plusieurs milliers d'articles de journaux et de causeries radiodiffusées qui vantent les murs de défense allemands. Il est révélateur de l'appréhension allemande concernant l'invasion alliée, et il dénote un effort pathétique pour convaincre le citoyen soucieux que tout va bien en Allemagne et qu'il n'a rien à craindre.

Dernièrement, on s'est attaché à la « Muraille du Sud », au système de défense en Méditerranée. L'image en est semblable à la précédente à une différence près. Tandis que les descriptions des fortifications étendues en Grèce, en Crète et en Italie suivent le plan général et montrent une défense en profondeur imprenable, il y a une note de gêne certaine dans le rapport sur l'attitude hostile des peuples balkaniques et une note de suspicion également, concernant l'esprit combattif des alliés italiens.

Et pour rendre l'esprit du peuple allemand, qui attend l'invasion dans cette cinquième année de guerre, il suffit de citer la conclusion d'un article de six mille mots sur la situation mondiale, paru le 26 avril dans le « Muenchnen Neueste Nachrichten » qui est un des journaux les plus sérieux d'Allemagne : « Qu'il soit loin de nous de conclure à une garantie absolue de la victoire finale de cette « constellation stratégique », car elle comporte des points et des taches faibles ci et là et elle ne tient pas compte des développements qui sont au delà du calcul et de la prévision humaine. La lutte sera dure, âpre, pleine de sacrifices. Elle peut nous amener à penser qu'il est inutile de continuer et nous rendre incapables de répondre à la question : « A quoi tout cela mène-t-il ? »

DIPLOMATIE

Gouverner, c'est transiger.

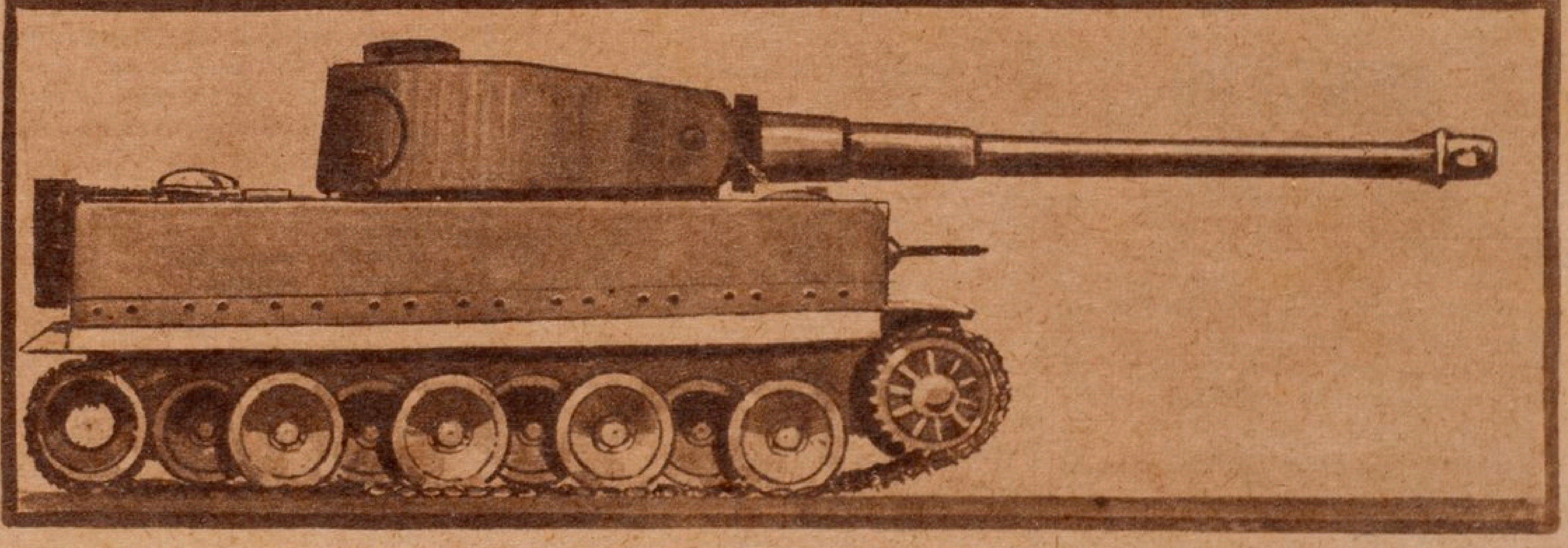
BURKE

Savoir attendre est nécessaire à qui veut réussir.

JULES CAMBON

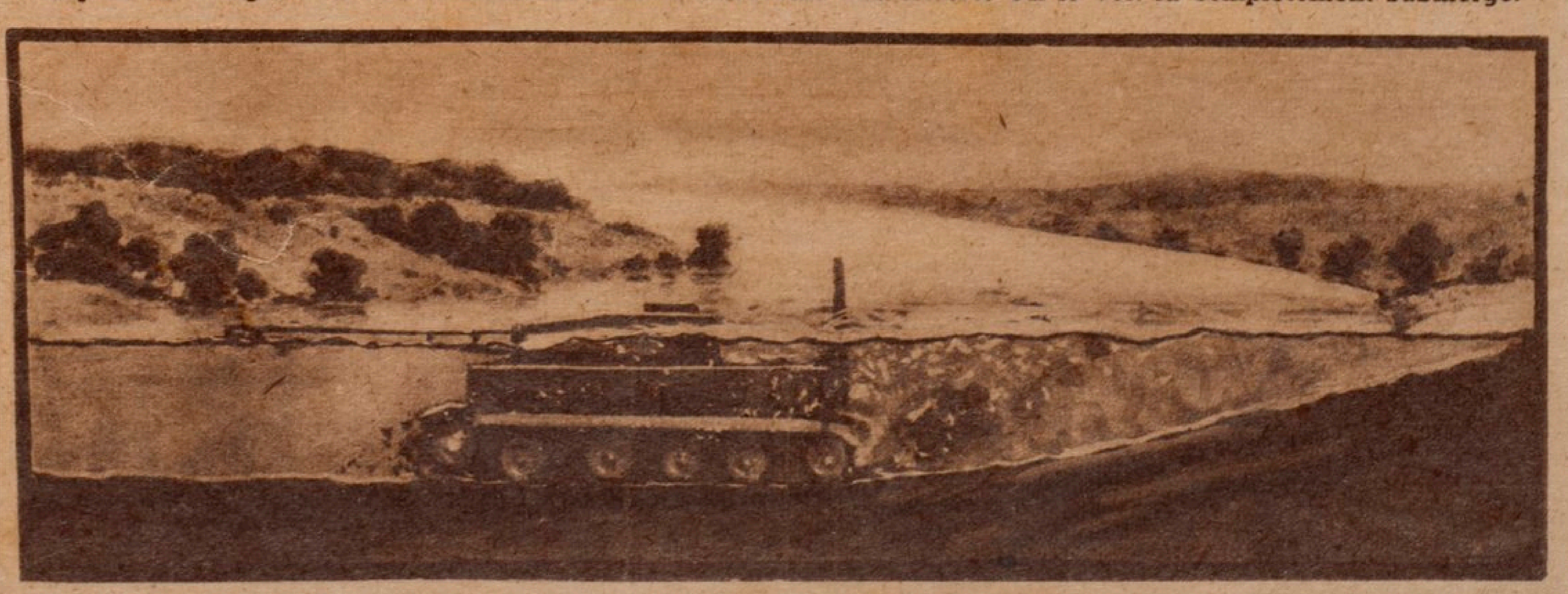
Si vous voulez acheter un cheval, vous n'irez pas crier partout le prix le plus élevé que vous consentiriez à y mettre ; si vous voulez vous débarrasser du vôtre, vous n'irez pas publier le prix le plus bas auquel vous vous résignerez à le céder. La diplomatie doit agir avec cette sagesse élémentaire.

BISMARCK



LE TANK ALLEMAND « TIGRE » EST LOIN D'ÊTRE INVINCIBLE.

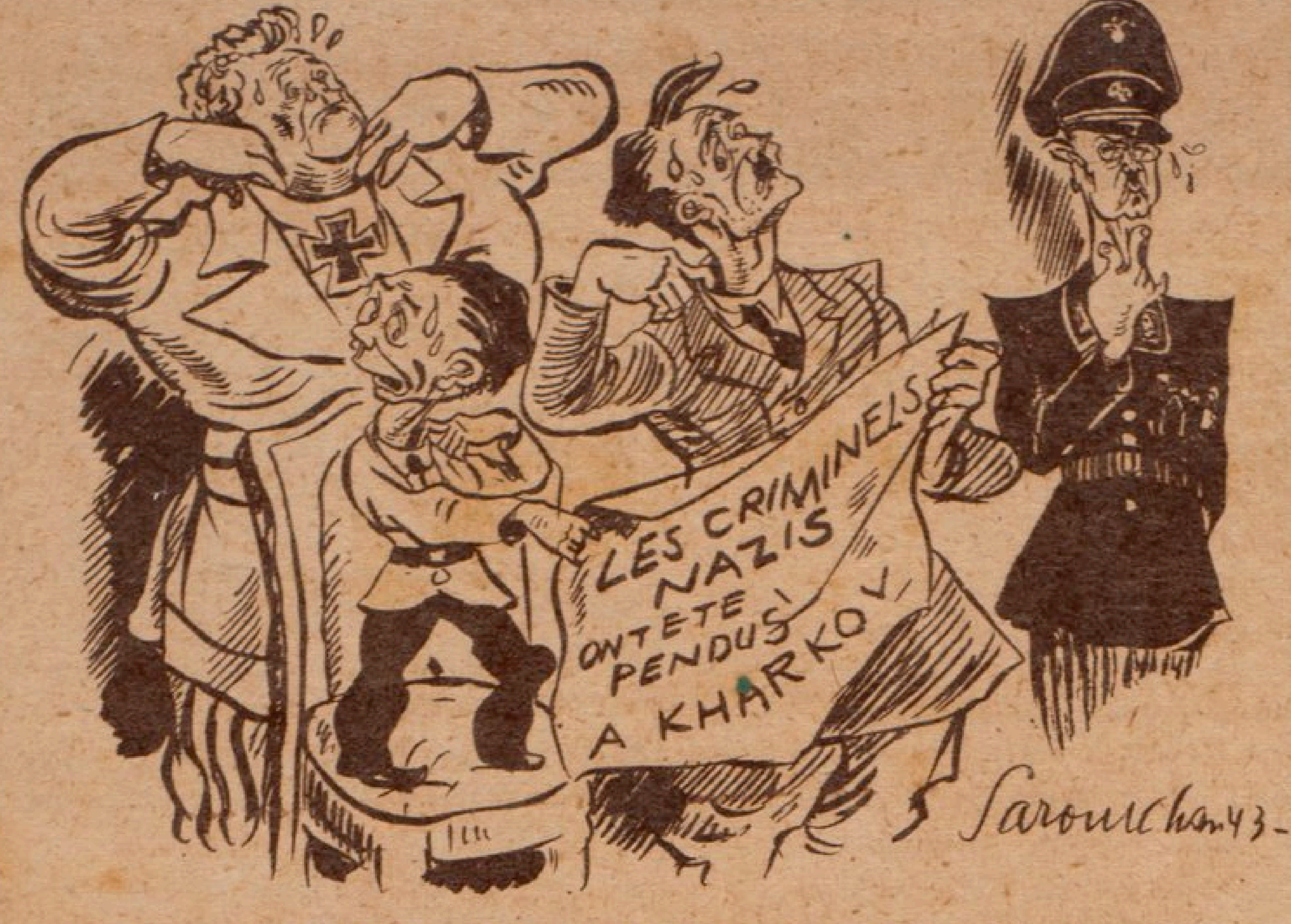
Tant dans la campagne tunisienne que sur les fronts de Russie, le tank allemand « Tigre » fit son apparition, précédé d'une habile propagande le donnant comme une arme invincible. Mais, comme pour d'autres engins allemands autour desquels la même publicité avait été faite, le mythe du « Tigre » fut vite dévoilé. Voici deux dessins montrant quelques détails intéressants de ce monstre de 56 tonnes muni d'un canon anti-aérien et anti-tank de 88 mm. Cependant ce canon comporte un défaut important : son tir est lent du fait des difficultés d'introduire dans la bouche du canon les obus de 3 pieds et de les déplacer de leur position horizontale. Le tank est également armé de deux mitrailleuses de 7.92 mm. Le « Tigre » peut cependant traverser une rivière dont le fond ne dépasse pas 15 pieds. L'équipage se compose de trois hommes placés dans la tourelle : le commandant, le chargeur et le tirailleur, en plus du conducteur du véhicule et de l'opérateur de radio. Sa vitesse maximum sur route ne dépasse pas 17 milles par heure et son plein d'essence ne lui permet pas un rayon d'action de plus de 75 milles. Voici deux dessins, l'un donnant un aspect du « Tigre » et l'autre montrant celui-ci traversant une rivière. On le voit là complètement submergé.



La vie est plus belle !

Incontestablement la vie est devenue plus belle. Plus d'alerte en perspective. Malgré la cherté de toute chose, chacun obtient ce qu'il désire.

Il ne faut pas trop dépenser pour faire un cadeau convenable. Si vous êtes dans l'embarras, offrez un flacon d'Eau de Cologne « SPRING ». Sa finesse, son parfum délicat, sa réputation bien établie en font un cadeau très apprécié par tous.



LA LECTURE D'UNE NOUVELLE (par Saroukhan)

WANG-CHING-WEI
le Quisling jaune

Parmi tous les Quislings qui ont fait leur apparition à l'arrière-plan de la guerre actuelle, il en est quelques-uns qui, pour ne pas avoir l'envergure d'un Vidkun Quisling, d'un Seyss-Inquart, d'un Pierre Laval, n'en jouent pas moins, soit dans l'ombre de la svastika, soit dans celle du Mikado, un rôle des plus sinistres. Nous allons présenter un de ces peu intéressants personnages, condamnés à mort avec sursis : il s'appelle Wang-Ching-Wei.

Il régit les destinées des territoires chinois sous domination japonaise. Son existence est loin d'être dépourvue de soucis, si on en juge par les précautions prises pour son habitation de Nankin : une muraille épaisse et haute ceinturant son « home », des barbelés électrifiés, des sonnettes d'alarme perfectionnées, des projecteurs et des sections de gardes se relayant continuellement aux mitrailleuses en batterie. Tout cela lui assure une protection contre la haine tenace des patriotes chinois.

Les transes perpétuelles dans lesquelles il vit expliquent l'irritabilité qu'il manifeste dans ses discours.

Les Japonais lui ont interdit de fumer depuis que des cigarettes empoisonnées ont été trouvées dans sa maison.

Wang-Ching-Wei se défend énergiquement d'être un traître : selon lui, il est dans la position d'un « patriote incompris ». Il s'est toujours plaint de l'immixtion anglo-américaine dans le commerce chinois, répétant sans cesse que l'Empire du Soleil Levant est le seul et réel débouché, le partenaire idéal servant les intérêts de la Chine.

Agé de 59 ans, Wang en paraît avoir 35, ce dont il est excessivement flatté. Il comprend l'anglais et parle couramment le français.

Il est piquant de constater que, quelques années auparavant, les Chinois le nommaient fièrement « Le Père de la Révolution ».

En effet, il fut président exécutif (immédiatement après Chiang-Kaï-Chek), ministre des Affaires Etrangères, chef député du Kuomintang et vice-président du Conseil de la Défense Suprême. Il fut un propagateur acharné des doctrines du Dr Sun, dont lui et le généralissime Chiang furent les élèves de prédilection.

Depuis lors, ses idées ont changé radicalement.

A la mort du fameux révolutionnaire chinois, en mars 1925, la révolution chinoise fut dirigée par un triumvirat composé de Hu-Han-Min, chef du Kuomintang et administrateur suprême, Chiang-Kaï-Chek, chef militaire, et Wang, chef politique.

Rien ne peut mieux illustrer l'instabilité de sa position actuelle que le refus opposé avant la guerre par des compagnies d'assurances anglo-américaines, de lui établir une police vie.

« Je courrais moins de risques si j'assurais mon beau-père qui a 78 ans et qui souffre d'un ulcère à l'estomac et d'une aortite... » fut la réflexion d'un des assureurs.

Actuellement, le gouvernement de Tchoung-King paierait volontiers 100 mille dollars pour la tête de ce collaborationniste d'Extrême-Orient.

> Ce ne sont pas les mauvaises herbes qui étouffent le bon grain, c'est la négligence du cultivateur.
>
> CONFUCIUS

NOTRE COURRIER
Guérillas grecques

Monsieur le Rédacteur en Chef
d'« Images »,

Dans les « Nouvelles des Balkans » parues dans « Images » du 19 courant, j'ai lu avec intérêt ce que votre collaborateur Monsieur J. A. écrit au sujet de l'armée yougoslave de Libération du général Tito. La remarque suivante m'a le plus frappé en tant que Grec, car elle s'applique également à notre cas : « Il est évidemment regrettable que les sources officielles yougoslaves n'aient pas éclairé plus tôt l'opinion publique mondiale sur l'ampleur de cette guerre pour la Libération, menée sur le territoire national. »

Car, malheureusement, l'on constate presque le même mutisme de la part des sources officielles grecques, à l'égard du Mouvement Populaire Grec de Résistance et de Libération.

Quoique ce mouvement remonte à novembre 1941, c'est-à-dire à quelques mois à peine après l'invasion des Germano-Bulgares, et que les divers groupements d'« andartes » (guérilléros grecs) se soient constitués en armée régulière un mois plus tard, ce n'est que tout dernièrement que, grâce à l'exposition intitulée « Deux années de lutte, deux années d'esclavage » tenue à Alexandrie et au Caire en octobre dernier et due à l'initiative de la Ligue Hellénique de Libération d'Egypte, ceux qui l'ont visitée apprenaient :

1° Que l'armée des « andartes », appelée Armée Populaire Hellénique de Libération (E.L.A.S.), est depuis longtemps en liaison avec le quartier général allié du Moyen-Orient.

2° Que, grâce à la lutte constante de la dite armée, le tiers de la Grèce a été entièrement libéré de l'abominable joug nazi.

3° Que la partie de la Grèce libérée est provisoirement administrée par des autorités locales élues par le peuple.

Il me semble que le gouvernement hellénique aussi a tout intérêt d'éclairer, avant qu'il ne soit trop tard, l'opinion publique mondiale sur l'ampleur de cette guerre de Libération menée sur le territoire national par notre peuple qui, groupé autour du « Front Hellénique de Libération » (E.A.M.), continue la lutte avec héroïsme à côté de ses alliés, pour son indépendance et sa liberté.

Veuillez agréer, Monsieur le Rédacteur en Chef, l'assurance de mes sentiments très distingués.

T.J. MATSAKIS

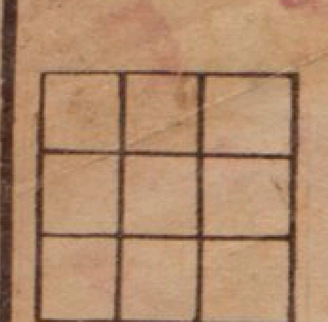
LA R.A.F. AU RESTAURANT WASHINGTON



Une photo prise, au cours de la soirée organisée par les officiers de la Royal Air Force au Restaurant Washington. De nombreux officiers supérieurs assistèrent à cette fête qui fut brillante et animée.

DELASSONS-NOUS...

QUATRE FOIS NEUF VINGT-QUATRE



1. Dans un corps de garde contenant 9 chambres, se trouvent 24 soldats qui désirent jouer aux cartes. L'adjudant y consent, à condition qu'il y ait toujours 9 hommes sur chaque face :

●

2. Au bout d'une demi-heure, 4 hommes sortent sans être vus ; comment les autres se placent-ils pour être toujours 9 sur chaque face comme l'a demandé l'adjudant ?

●

3. Les 4 hommes qui sont sortis rencontrent 4 camarades et les invitent à venir jouer avec eux ; comment se placent-ils pour être 9 sur chaque face ?

●

4. 4 autres camarades viennent les rejoindre ; comment se placent-ils pour respecter les ordres ?

●

5. 4 autres camarades les voyant jouer viennent également se joindre à eux. Nouvelle combinaison.

●

6. L'adjudant remarque que les visages sont différents lors de sa dernière ronde. 18 soldats s'en vont ; comment se placent ceux qui restent ?

●

7. Immédiatement les 6 hommes sortis reviennent et lorsque l'adjudant fait l'appel, ils sont 24, dont 9 sur chaque face, comme au début du jeu.

LE DECAPITE PARLANT

L'expérience du décapité parlant est une des plus curieuses applications des miroirs à la physique amusante.

Le spectateur arrive à l'entrée d'une petite salle où il ne pénètre pas et où il voit une table à trois pieds. Au-dessus de cette table est une tête humaine, posée sur un drap ensanglanté au milieu d'un plateau. Cette tête remue et parle, répond aux questions qu'on lui pose.

Le corps de l'homme qui joue le rôle du décapité est tout simplement assis sous la table ; mais il est dissimulé par deux glaces étamées posées à 45 degrés par rapport aux murs latéraux, de telle sorte que, l'image de ces murs coïncidant avec la partie visible du mur du fond de la salle, badigeonné de la même couleur, on croit voir le vide sous la table.



Une balustrade tient le public à distance et une lumière blafarde rend l'illusion plus complète.

ENIGME

Certains seront heureux d'apprendre
Que je suis, non pas par hasard,
Le nom vulgaire d'un lézard,
Ou plutôt d'une salamandre ;
Que j'ai le bien vilain défaut
D'être insensible, inexorable ;
Ce qui peut paraître exécrable ;
On me le reprocha tantôt ;
Et lorsque comme moi l'on crie
— Tel est le cas de Rosalie —
On a vraisemblablement tort
Car il faut le faire très fort
Mais je suis ainsi de naissance !
Je dois convenir cependant
Que, loin parfois d'être éclatant,
On ne m'entend pas à distance.
Ou tout au moins que faiblement,
En tant que bruit, évidemment.
Vous me reconnaissez, je pense ?
Prouvez-le-moi, bien gentiment.

SAVEZ-VOUS QUE...

● Anna May Wong, que l'on a vue maintes fois en des rôles de Chinoise, est née à Los Angeles et ne connaît pas la Chine. Elle souhaite pouvoir aller visiter un jour ce pays qui est celui de ses ancêtres.

● Andy Devine a été champion de football de quatre universités avant de faire ses débuts à Hollywood.

● Joan Bennett a débuté au cinéma à l'âge de 8 ans.

● Randolph Scott a travaillé dans une usine de textiles avant d'aborder le cinéma.

● Cary Grant a débuté au théâtre en inventant un système d'éclairage de la scène qui fut appliqué au théâtre de Bristol.

● Ida Lupino a une superstition : le jour où elle commence un nouveau film, elle endosse un vieux peignoir de soie qu'elle a porté le jour de ses débuts au cinéma.

PHOTOS-DEVINETTES

Voici quatre visages oubliés du cinéma muet. 1. — Une célèbre actrice française. Célèbre surtout pour son interprétation de l'impératrice Eugénie à qui elle ressemble étrangement. 2. — Cette actrice américaine est devenue l'épouse d'un grand metteur en scène. Elle fut inoubliable dans « Le Jardin d'Allah » (version muette, réalisée par son mari Rex Ingram). 3. — La plus grande tragédienne du muet. Elle fut souvent la partenaire de Conrad Veidt, spécialement dans « L'homme qui rit ». 4. — Actrice italienne. Qui a vu sa « Dame aux camélias » ne pourra jamais l'oublier.

SAGESSE

Le plaisir peut s'appuyer sur l'illusion, mais le bonheur repose sur la vérité. (Lan)

L'année est une couronne qui se compose de fleurs, d'épis, de fruits et d'herbes sèches. (Joubert)

Les femmes nous doivent la plupart de leurs défauts, nous leur devons la plupart de nos qualités. (La Rochefoucauld)

Dieu nous garde dans sa pitié
Des moustiques et des vestales
D'une trop fidèle amitié
Et des vieilles sentimentales
(Lermontoff)

A travers le théâtre français

INVENTEUR !

Janine. — ...Je ne sais pas pourquoi ! Mon mari est un peu nerveux depuis ce matin !... Il fait un si drôle de métier, aussi...

Juliette. — Comment ! il a un métier ?

— Oui, mais il n'aime pas qu'on lui en parle...

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— Il est inventeur.

— Qu'est-ce qu'il a inventé ?

— Rien encore... c'est pour ça qu'il n'aime pas qu'on lui en parle.

— Mais alors, s'il n'a jamais rien inventé, il n'est pas inventeur.

— Si !... Il m'a expliqué ça un jour... Il paraît que les inventeurs n'inventent jamais rien...

— Ah !... Mais les inventions, qui est-ce qui les inventent ?

— Des gens qui ne sont pas inventeurs !

— Mais alors, les inventeurs qu'est-ce qu'ils font ?

— Ils cherchent.

— Et ils ne trouvent pas ?

— Il paraît que non !

— Ils devraient faire autre chose !

— Oui, mais alors, ce ne serait plus des inventeurs !

Sacha Guitry
(Le mari, la femme et l'amant)

(*LES SOLUTIONS EN PAGE* 15)

IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL. E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire. Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan : P.T. 150 — Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 175 (£ 1/16/-) — Autres pays : P.T. 200 (£ 2/1/-)